JEAN AND ALEXANDER
HEARD LIBRARY

VANDERBILT
UNIVERSITY
NASHVILLE, TENNESSEE

Y. MIRANDE ET G. MONTIGNAC

Monsieur Bourdin

PROFITEUR

Comédie en 3 actes

ÉDITIONS MAX ESCHIG
48, Rue de Rome — PARIS

VANDERBILT UNIVERSITY
3 0081 028 231 664

201-6503

DUE DATE

	201-6503		Printed in USA

Y. MIRANDE ET G. MONTIGNAC

Monsieur Bourdin

PROFITEUR

A Robert Trébor

Y. M. & G. M.

Monsieur Bourdin

PROFITEUR

Comédie en 3 actes

Représentée pour la première fois à Paris
sur la scène du Théâtre Antoine le 14 Août 1917.

(DIRECTION TRÉBOR)

ÉDITIONS MAX ESCHIG
48, Rue de Rome — PARIS

Tous droits de traduction, de reproduction et d'analyse réservés pour l'Éditeur pour tous pays, même pour la Hollande, le Danemark, la Norvège, la Suède, la Russie et la Finlande.

(COPYRIGHT 1921 BY G. ONDET, PARIS.)

DISTRIBUTION

Bourdin	MM. JOFFRE.
Vicomte Justinien de Romanèche .	LOUVIGNY.
Cornivès	CAZALIS, puis NICOLLE.
Vieillard	HENRY LAVERNE.
Jean (valet de chambre)	BOSMAN.
Le Commissaire	RAPHAEL CAILLOUX.
Le Chef (cuisinier)	ST-BONNET.
Leclère (employé)	GEORGES EBÈNE.
1er agent de la Sûreté	DORGERAS
2me agent de la Sûreté	MONTANET.
3me agent de la Sûreté	MORAINVILLIERS.
Madame Bourdin	Mmes ROSINE MAUREL.
Geneviève	PARISYS, puis DENISE GREY.
Madame Pigelet	C. DELYS.
La Bonne	VÉRA BIELENSKI.
La petite fille	LA PETITE HAZIZA.

Répertoire de la Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques (Agence Bloch), 9 et 11, rue Ballu, à Paris.

Propriété de l'Éditeur. Toute copie à la main (ou reproduction par un moyen quelconque) de l'original ou des rôles de cette pièce est *formellement interdite par la loi* et est passible de poursuites entraînant amendes et dommages-intérêts.

Monsieur BOURDIN, profiteur...

M. et Mme Bourdin sont épiciers dans une ville de province. Les affaires, qui allaient déjà bien, vont, depuis la guerre, encore mieux; le ménage espère bien se retirer, dans un délai assez court, en donnant à sa fille Geneviève une dot rondelette.

Un matin, entre dans le magasin un jeune homme, le vicomte Justinien de Romanèche, qui, appartenant aux régions envahies du nord de la France, se trouve actuellement sans grandes ressources et cherche à gagner sa vie honorablement; les Bourdin, qui ont justement besoin d'un commis, engagent le nouveau venu; celui-ci prend immédiatement ses fonctions et s'habitue difficilement à son nouveau métier.

Le hasard amène chez Bourdin un de ses vieux camarades avec lequel il a jadis débuté dans l'épicerie, Cornivès, un méridional jovial qui, justement, fait des affaires d'alimentation, mais sur une grande échelle et dans des conditions parfois assez peu scrupuleuses. Pourquoi Bourdin ne l'imiterait-il pas? Au lieu de l'aisance, ce serait la fortune rapide. Bourdin qui, dans le fond, est un brave homme, hésite à s'engager dans une pareille voie; mais sa femme, qui a une grande influence sur cet homme timide, finit par le convaincre. Bourdin, ayant d'énormes réserves de conserves et de vins, traite donc avec Cornivès pour une importante fourniture de ravitaillement.

Au deuxième acte, les Bourdin ont fait une très grosse fortune; ils ne sont plus épiciers et vivent dans le château voisin de leur ville, qu'ils ont acheté. Le vicomte de Romanèche n'est plus commis-épicier mais secrétaire de

Bourdin. Cornicès et Vieillard, un ex-attaché d'Intendance, sont venus villégiaturer chez Bourdin, devenu châtelain. Une inclination réciproque a rapproché Geneviève et le vicomte de Romanèche ; on devine que les deux jeunes gens s'aiment sans se l'être jamais dit.

Soudain, des vols ont lieu dans le château : une pendule de grande valeur, une tapisserie de cinquante mille francs disparaissent ; l'auto des Bourdin, sabotée, est mise hors d'usage. Qui commet ces vols? C'est probablement une bande, « la Bande des Mégots », qui a précédemment adressé des lettres de menaces à Bourdin. En dépit des recherches, les coupables restent insaisissables.

Au troisième acte, le commissaire de police de la ville voisine est installé dans le château avec des agents. Depuis quelques jours on n'a pas volé, lorsqu'un après-midi, au moment où tout le monde est réuni dans le salon du château, on escamote à Bourdin une grosse somme qu'un garçon de banque vient de lui apporter et qu'il se disposait à aller porter chez son notaire.

Quel est l'auteur d'un coup aussi audacieux? Il est bien évident que, puisque la somme a disparu d'une minute à l'autre, le voleur ne peut se trouver ailleurs que dans le salon. C'est ce problème que le commissaire de police, affolé, essaie vainement de résoudre. Les soupçons s'égarent sur chacun des invités de Bourdin, sur son secrétaire, sur son valet de chambre, etc. Ce n'est qu'au moment même où le mystère paraît s'épaissir de plus en plus que le coupable est enfin découvert.

(Reproduction interdite par l'Éditeur.)

G. O.

Monsieur Bourdin

PROFITEUR

ACTE I

Une épicerie d'une ville de province assez importante, avec tous les articles habituels, disposés à leur place particulière. Il y a, surtout, beaucoup de boîtes de conserves. — Sur un des comptoirs, près de la caisse, un tronc en fer blanc avec l'inscription suivante : « **Pour les pauvres.** »

La devanture de l'épicerie donne sur une place. — A droite, près de la caisse, une petite pièce à laquelle on accède par un escalier de trois ou quatre marches ; c'est la chambre du commis.

Au premier plan, au pied de cet escalier, la porte de la cave. — A gauche, porte de communication avec l'appartement des Bourdin. — Au fond, un peu sur la gauche, porte d'entrée, donnant sur la place, et munie d'un timbre ou d'une sonnette.

Au lever du rideau, Bourdin, en longue blouse blanche, entre par la porte de la cave, chargé de boîtes de conserves. — Mme Bourdin range le magasin.

SCÈNE I

Mme BOURDIN, BOURDIN, puis Mme PIGELET.

Mme BOURDIN. — Alors, tu as juré d'apporter ici toute la réserve des boîtes de thon ?

BOURDIN, *radieux*. — Je vais encore en faire une belle pile de ce côté-là !

(Entrée de Mme Pigelet.)

Mme BOURDIN. — Ah ! voilà Mme Pigelet !

Mme PIGELET, *cuisinière, en tablier et bonnet blancs, un panier au bras.* — Bonjour, monsieur et madame Bourdin !

Mme BOURDIN. — Bonjour, madame Pigelet. Qu'est-ce qu'il vous faut aujourd'hui ?

Mme PIGELET. — Je voudrais des conserves pour mon fils, mon pauvre fils qui est au régiment, mais pas de celles que je prends d'habitude ; il dit qu'il en est fatigué. Qu'est-ce que je pourrais lui envoyer ? Donnez-moi donc une idée.

Mme BOURDIN. — Je ne sais pas, moi. (*A son mari.*) — Et toi, Hippolyte ?

BOURDIN, *à Mme Pigelet, tout en rangeant ses boîtes de conserves au premier plan gauche.* — Nous avons du veau à la gelée, qui est excellent.

Mme PIGELET. — Justement, il en a encore, qu'il m'écrit.

Mme BOURDIN, *engageante.* — Qu'est-ce que vous diriez d'une jolie boîte de thon ?

Mme PIGELET. — Vous croyez ?

Mme BOURDIN. — Mais certainement. Le thon c'est aussi nourrissant que la viande. Ah ! il va se régaler, votre garçon !

Mme PIGELET. — Alors, mettez-m'en deux boîtes.

Mme BOURDIN, *la servant.* — Voilà...

Mme PIGELET. — Ça nous fait 4 fr. 40, n'est-ce pas ?

Mme BOURDIN. — Ah non, madame Pigelet ; ça nous fait 5 fr. 20.

Mme PIGELET. — Comment, 5 fr. 20 ? Deux boîtes à 2 francs et 4 sous, ça fait 4 francs et 8 sous dans tous les pays du monde.

Mme BOURDIN. — Ce sont les anciens prix ; mais, depuis ce matin, c'est 2 fr. 60 la boîte.

Mme PIGELET. — Ah ! vous avez donc encore haussé le thon ?

BOURDIN, *embarrassé.* — C'est-à-dire...

Mme BOURDIN, *vivement.* — C'est-à-dire que nous y sommes forcés : il n'y a plus d'arrivages, on ne prend plus nos commandes à l'usine... D'ailleurs, si vous n'en voulez pas, laissez-les. Nous n'en sommes pas embarrassés; ce sont les toutes dernières boîtes.

Mme PIGELET. — Mais, alors, la semaine prochaine, vous allez en manquer ?

Mme BOURDIN. — J'en ai bien peur !

Mme PIGELET. — Alors, mettez-m'en quatre boîtes.

BOURDIN, *brave homme.* — Mais oui, mais oui; six, si vous voulez !

Mme BOURDIN, *vivement.* — Mais non, quatre boîtes ! Je ne sais même pas si nous pourrons: il faut qu'il y en ait pour tout le monde.

Mme PIGELET. — C'est pour mon fils, voyons !...

Mme BOURDIN, *ayant l'air de faire un sacrifice.* — Allons, donne-lui deux autres boîtes ! Il faut bien faire quelque chose pour eux.

BOURDIN. — Mon Dieu ! croyez-vous que c'est long, tout ça !

Mme PIGELET. — Ah oui, alors ! Je crois que le thon n'est pas près de diminuer.

Mme BOURDIN. — Surtout, cachez-le bien au fond de votre panier, qu'on ne le voie pas. Si on savait ça à la Préfecture, j'en aurais des histoires avec la cuisinière, à qui je viens justement de refuser deux boîtes. Si vous la rencontrez, ne lui dites pas, surtout.

Mme PIGELET. — Oh ! madame Bourdin, est-ce que vous me prendriez pour une bavarde, par hasard ?

BOURDIN. — Qu'est-ce que vous allez penser là, madame Pigelet !

Mme PIGELET. — Là, maintenant je m'en vais... A tantôt.

BOURDIN. — C'est ça, madame Pigelet.

Fausse sortie de Mme Pigelet.

Mme PIGELET, *revenant.* — Ah ! je savais bien que j'avais quelque chose à vous dire : Si vous entendiez parler d'une bonne place pour moi, dans une maison bourgeoise comme de bien entendu, je la prendrais bien.

Mme BOURDIN. — Vous ne vous plaisez donc plus chez vos patrons ?

Mme PIGELET. — Oh si ! Seulement, ils ont souffert de la guerre.

Mme BOURDIN. — Qui est-ce qui n'en a pas souffert !

BOURDIN. — Mais je croyais qu'ils étaient rentiers ?

Mme PIGELET. — Justement ; ils sont propriétaires, et ils disent que leurs locataires ne les paient pas. C'est peut-être vrai ; vous savez, moi, je n'ai pas compté avec eux. Toujours est-il qu'ils parlent de me mettre à vingt-cinq francs par mois au lieu de cinquante ; alors, vous comprenez...

Mme BOURDIN. — Comptez sur moi, sitôt que j'entendrai parler de quelque chose de sérieux, je vous en ferai part.

Mme PIGELET. — Merci bien ! (*Au moment où elle va sortir, Bourdin prend sur la pile, sans que sa femme le voie, une boîte de thon et la glisse dans le panier de Mme Pigelet.*)

Mme PIGELET. — Mais...

BOURDIN. — Chut ! Vous écrirez au petit que c'est de ma part.

(Mme Pigelet sort.)

SCÈNE II

BOURDIN, Mme BOURDIN.

BOURDIN, *revenant.* — Pauvre femme !

Mme BOURDIN, *au comptoir où elle fait des comptes.* — Bien sûr, pauvre femme ! Mais on ne peut pas se ruiner pour elle !

BOURDIN, *conciliant.* — Elle a son fils au régiment!

Mme BOURDIN, *sèche.* — Et nous, nous avons une fille à doter!

BOURDIN. — Ce n'est pas tout à fait la même chose.

Il s'assied devant le comptoir, sur un escabeau, et parcourt un journal.

Mme BOURDIN. — Dis donc, tu as vu le cours du vin?

BOURDIN. — Oui, oui; il monte toujours.

Mme BOURDIN. — Eh bien, crois-tu que nous allons écouler le nôtre dans de bonnes conditions! Et qu'est-ce qui t'a encore empêché de vendre plus tôt?

BOURDIN. — C'est toi, toujours toi! Mais ça me dégoûte un peu de profiter de pareilles conditions. Ce n'est pas une raison parce que nous avons la chance d'avoir des réserves pour faire payer nos stocks aux clients en les leur repassant à des prix invraisemblables! Avant la guerre, nous étions des commerçants, des vrais : nous ne gagnions guère que 30 ou 40 0/0. Maintenant, nos bénéfices ont triplé ou quadruplé : nous sommes devenus des accapareurs!... Qu'est-ce que les clients doivent penser de nous? Tiens, nous devons être encore plus déconsidérés que... je ne sais pas, moi... tiens, que... les huissiers! J'aimerais presque autant faire faillite.

Mme BOURDIN. — Idiot! Encore deux ou trois ans, et nous pourrons nous retirer des affaires. (*Elle se lève et passe à gauche.*)

BOURDIN. — Deux ou trois ans?

Mme BOURDIN. — Mais naturellement! A ce moment-là, il faudra songer sérieusement à marier Geneviève.

BOURDIN. — Pourquoi, à ce moment-là?

Par les carreaux de l'épicerie, on aperçoit un passant qui s'arrête et examine la devanture.

Mme BOURDIN. — D'abord, parce que sa dot se sera arrondie; ensuite, parce que, comme nous serons retirés des affaires, il y a des chances qu'elle fasse un plus joli mariage. Tu ne vois pas un fiancé élégant, homme du

monde, venant faire sa cour dans une épicerie ? A propos, est-ce que tu es allé mettre une annonce à la mairie pour nous procurer un commis ?

BOURDIN. — Ce n'est pas la peine, on n'en trouve pas : ils sont tous pris. La pancarte que j'ai mise à la porte est bien suffisante.

Mme BOURDIN, *haussant les épaules.* — Il faut tout faire par soi-même !

SCÈNE III

LES MÊMES, LE VICOMTE DE ROMANÈCHE.

Le vicomte, entrant ; jeune, chic, avec un monocle. C'est le passant qui examinait la devanture du magasin.

Mme BOURDIN, *aimable.* — Vous désirez, monsieur ?

LE VICOMTE, *hésitant un peu.* — Eh bien, voilà... je passais sur la place lorsque, de loin, à travers ces vieux arbres, j'ai aperçu votre épicerie ; elle est sympathique, votre épicerie... elle est très sympathique. (*Les Bourdin saluent.*) Elle a un aspect souriant, sur cette place, avec son étalage... Il est très bien votre étalage... (*Les Bourdin saluent.*) il est gai... Je me suis approché pour l'admirer en détail, lorsque, tout à coup, mes yeux sont tombés sur la pancarte.

BOURDIN. — Quelle pancarte ?

LE VICOMTE. — La pancarte, là : « **On demande un commis.** »

BOURDIN. — Vous avez quelqu'un à nous proposer ?

LE VICOMTE. — Oui.

BOURDIN. — Qui ?

LE VICOMTE. — Moi.

Tête des Bourdin.

BOURDIN. — Vous?

LE VICOMTE. — Oui, moi.

Mme BOURDIN, *déjà revêche.* — Vous avez des certificats?

LE VICOMTE. — Non...

Mme BOURDIN, *très réservée.* — Vous n'avez pas de certificats; mais...

BOURDIN, *bas à sa femme.* — Ne le rebute pas : nous n'avons pas le choix. (*Affable, au vicomte.*) Enfin, mon ami, d'où sortez-vous?

LE VICOMTE. — De l'hôpital, où je viens de passer cinq semaines. J'ai un congé de convalescence de six mois ; comme je n'ai pas beaucoup d'argent en ce moment, je cherche quelque chose ; et je me suis dit que je pourrais peut-être faire votre affaire.

Mme BOURDIN. — Qu'est-ce que vous faisiez avant la guerre?

LE VICOMTE. — Je vivais de mes rentes... de rentes modestes... Je m'occupais aussi un peu d'élevage.

BOURDIN. — Où ça?

LE VICOMTE. — Dans le Nord.

Mme BOURDIN, *toujours soupçonneuse.* — Pourquoi n'y retournez-vous pas?

LE VICOMTE. — Je voudrais bien ; seulement, ce n'est pas encore reconstruit.

Mme BOURDIN. — Quel est votre nom?

LE VICOMTE. — Justinien.

BOURDIN. — C'est un nom qui n'est pas commun.

LE VICOMTE. — Dans ma famille, l'aîné s'est toujours appelé ainsi.

BOURDIN. — Justinien, quoi?

LE VICOMTE. — Justinien de Romanèche.

BOURDIN. — Justinien de Romanèche, en deux mots?

LE VICOMTE, *amusé*. — Mais oui, monsieur. En trois, même : Justinien de Romanèche.

Mme BOURDIN. — Mais, alors, vous êtes noble?

LE VICOMTE. — Il paraît que je suis même vicomte... je vous demande bien pardon.

BOURDIN. — Et vous voulez être garçon épicier?

LE VICOMTE, *très simplement*. — Je tiens surtout à n'être à charge à personne et à gagner ma vie.

BOURDIN. — Mais il y a des œuvres qui s'occupent spécialement de ceux qui sortent des hôpitaux et aussi de ceux dont les intérêts sont en pays dévastés.

LE VICOMTE. — Oui, je sais... Mais il faut aller voir des tas de gens, faire des démarches, raconter à des inconnus ses petites misères, demander des secours... Secours, c'est un mot qui me fait un peu peur. Non, voyez-vous, je préfère me trouver quelque chose, tout seul; j'aime mieux essayer de travailler. Naturellement, il ne faut pas que ce soit trop difficile ; mais, enfin, j'ai de la bonne volonté... (*Très simplement.*) Voilà pourquoi je suis entré, après avoir lu votre pancarte.

BOURDIN. — C'est très bien ce que vous faites là, mon ami!

LE VICOMTE, *un peu anxieux*. — Alors?

BOURDIN. — Eh bien, c'est entendu! Voulez-vous que nous parlions des conditions? On vous donnera...

Mme BOURDIN, *l'interrompant*. — La table, le logement, et nous fournissons la blouse.

LE VICOMTE. — La blouse?

Mme BOURDIN. — La blouse, pour ne pas salir vos vêtements.

LE VICOMTE. — Je n'y songeais pas...

BOURDIN. — Comme appointements...

Mme BOURDIN, *l'interrompant encore*. — Comme appointements, Monsieur sait bien que, lorsqu'on fait son apprentissage, on est toujours pris au pair pendant le premier mois.

LE VICOMTE. — C'est trop juste.

Mme BOURDIN. — Est-ce que vous pouvez commencer aujourd'hui ?

LE VICOMTE. — Mais pourquoi pas ? Je n'ai rien à faire, et je m'ennuie déjà : je ne connais personne ici

Mme BOURDIN. — Alors, je vais vous montrer votre chambre (*Lui désignant la droite.*) C'est par ici. Vous y trouverez une blouse accrochée au-dessus du lit; ce n'est pas très grand, mais c'est la chambre du travailleur. Si vous voulez passer ? (*Le vicomte, passant devant elle en s'excusant, monte les marches de la chambre; comme il s'arrête un instant, suffoqué par une étrange odeur, elle ajoute d'un air détaché.*) Nous y avons mis quelques produits en réserve : le pétrole et les fromages.....

LE VICOMTE, *reniflant légèrement.* — C'est donc ça... que...

Mme BOURDIN, *continuant.* — ... mais le soir, après une bonne journée de fatigue, on ne s'en aperçoit pas.

LE VICOMTE. — Eh bien, je ne suis pas encore fatigué.....

Le vicomte disparaît dans sa chambre.

SCÈNE IV

BOURDIN et Mme BOURDIN, puis JEAN.

BOURDIN, *ravi.* — Qu'est-ce que tu dis de ça ? Un vicomte !

JEAN, *entrant, gai.* — Bonjour, m'sieur, dame !

BOURDIN. — Tiens, voilà M. Jean ! Ça va toujours, monsieur Jean ?

Serrements de mains.

JEAN. — Mais pas trop mal; merci, père Bourdin !

Mme BOURDIN. — Et qu'est-ce qu'il y a de neuf, au château ?

JEAN. — Pas grand'chose, madame Bourdin.

BOURDIN. — M. le comte n'est pas venu en ville, cet après-midi ?

JEAN. — Non ; depuis la guerre nous ne sortons guère. Tenez, voilà la commande de la semaine. Préparez-moi ça tout de suite, je l'emporte.

Il donne un papier à Bourdin.

BOURDIN, *prenant le papier*. — Bien, monsieur Jean. (*Le parcourant.*) Il ne vous faut pas grand'chose aujourd'hui.

JEAN. — Qu'est-ce que vous voulez, nous ne recevons plus ! Habituellement, au mois d'août, il y avait au château une quinzaine de personnes. C'étaient des déjeuners, des dîners, des soirées ; je ne quittais pour ainsi dire pas ma perruque et mes bas de soie.

Pendant ce temps, Bourdin prépare la commande et lui fait un paquet.

Mme BOURDIN. — Ils vous font mettre une perruque ?

JEAN. — Mais toujours. Quand il y avait des réceptions, j'étais en perruque poudrée.

BOURDIN. — Croyez-vous ce qu'ils vont chercher, ces gens-là ! J'aurais bien voulu vous voir... Ça doit donner grand air.

JEAN, *criant*. — Oui, ça donne grand air... aux invités.

BOURDIN. — Sacré monsieur Jean, va !

JEAN. — Ficelez mon paquet solidement, parce que je le prends avec moi en chemin de fer.

BOURDIN. — Vous n'êtes donc pas venu avec l'auto ?

JEAN. — Elle est vendue, l'auto !

Mme BOURDIN. — Pas possible !

JEAN. — Ah ! dame ! la guerre ne nous a pas enrichis... Pendant que j'y pense, donnez-moi donc aussi une bouteille de fine.

BOURDIN. — Comme d'habitude, à 6 francs ?

JEAN. — Non... à 12 francs : c'est pour l'office.

BOURDIN. — A 12 francs? Je n'en bois jamais, de celle-là!

JEAN. — Je comprends : vous, c'est à vos frais.

BOURDIN, *riant.* — Tandis que, vous, c'est le patron qui paie.

JEAN. — Voilà... (*Un temps.*) Ça n'empêche pas que je suis très embêté.

BOURDIN. — Qu'est-ce qui vous arrive?

JEAN, *qui s'assied.* — On m'a raconté les ennuis du château : ça sent le roussi.

BOURDIN. — Je ne voulais pas vous le dire, mais on nous en a déjà parlé.

Mme BOURDIN. — Oui, il paraît que c'est la débâcle.

JEAN. — Plus encore que vous ne croyez : ça ne m'étonnerait pas que le château soit vendu.

BOURDIN. — Ça ne doit pas être facile de se défaire d'une propriété comme celle-là.

JEAN. — Vous pensez! Ça doit bien valoir dans les cinq à six cent mille francs.

BOURDIN. — Mâtin! C'est des sous!... (*Un temps.*)

JEAN. — Ce qui m'ennuie dans tout ça, c'est qu'il faut que je me précautionne d'une place.

BOURDIN. — C'est malheureux! Ils sont gentils, vos patrons?

JEAN. — Oui, c'est du monde très bien, qui ne compte pas... qui ne vérifie rien... Jamais d'observations... Nous gardons nos distances réciproques.

BOURDIN. — Il faut espérer que vous retrouverez quelque chose d'aussi bien.

JEAN. — Oh! c'est difficile... Et, de toute façon, ça ne m'amuse pas d'aller ailleurs, de mettre des patrons au courant de mes petites habitudes... On ne se figure pas, mais c'est toute une histoire. Ah! je me sauve. (*Il prend son paquet.*) Père Bourdin, l'apéro?

BOURDIN. — Non, pas aujourd'hui.

JEAN. — A la semaine prochaine!

Mme BOURDIN. — C'est ça.

BOURDIN. — A la semaine prochaine, monsieur Jean.

Jean sort.

SCÈNE V

BOURDIN, Mme BOURDIN, puis GENEVIÈVE.

BOURDIN. — Je vais ranger mes conserves de thon. Et il en reste encore, tu sais! Il y en a au moins... je ne sais pas, moi : peut être cent mille boîtes, peut-être davantage!...

Mme BOURDIN. — C'est ça; va le crier sur les toits! Tu devrais le faire tambouriner sur la place! Mais tu ne comprends donc pas que, quand on a la chance, au jour d'aujourd'hui, d'avoir cent mille boîtes de thon en magasin, on ne s'en vante pas.

BOURDIN. — Pourquoi?

Mme BOURDIN. — Pourquoi? Mais parce que, si on savait en ville que nous avons un stock aussi considérable, nous ne pourrions pas afficher aujourd'hui une nouvelle hausse sur le thon! Pourquoi est-ce que nous augmentons le prix? Parce que nous disons que rien n'arrive parce qu'il n'y a pas de moyens de transports, parce qu'il n'y a pas de marchandises!.....

BOURDIN, *avec une sorte de regret, de honte.* — Je ne suis pas habitué à gagner de l'argent comme ça.

Mme BOURDIN. — C'est la guerre!

Elle remonte par le fond.

GENEVIÈVE, *entrant en coup de vent, un carton à dessin sous le bras.* — Voyez caisse!

BOURDIN. — Tu m'as fait peur!

GENEVIÈVE. — Bonjour, p'pa! (*Elle embrasse Bourdin qui la contemple avec un sourire ravi.*)

Mme BOURDIN. — En voilà une façon d'entrer!

GENEVIÈVE. — Bonjour, m'man!... (*Elle va l'embrasser.*)

Mme BOURDIN. — Tu es déjà revenue de ton cours de dessin?

GENEVIÈVE. — Je suis partie avant la fin.

Mme BOURDIN. — Tu n'es pas raisonnable.

GENEVIÈVE. — Qu'est-ce que tu veux; moi, maman, ça me barbe.

Mme BOURDIN. — Quoi?

GENEVIÈVE. — Oui, enfin, ça me rase... je n'ai pas la bosse.

Mme BOURDIN, *sévère.* — Tu parles de plus en plus mal. J'en ai assez!

GENEVIÈVE, *doucement.* — Eh bien, je ne recommencerai plus, là!... Mais est-ce que vous tenez beaucoup à ce que je continue mes leçons de dessin?

BOURDIN. — Il faut que tu sois une jeune fille accomplie.

GENEVIÈVE. — Mais, papa, je n'ai aucune disposition : il y a six mois que j'ai commencé, et je ne sais pas encore faire un nez.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE VICOMTE.

LE VICOMTE, *rentre, en blouse et s'arrête sur le seuil de sa chambre; à part.* — C'est intenable! Je n'en peux plus!

GENEVIÈVE, *apercevant le vicomte.* — Tiens, vous avez réussi à trouver un commis?

Mme BOURDIN. — Tu vois. (*Présentant Justinien à Geneviève.*) Le vicomte Justinien de Romanèche.

GENEVIÈVE, *ahurie.* — Hein?

BOURDIN, *au vicomte.* — Ma fille.

LE VICOMTE, *très homme du monde.* — Mademoiselle, mes hommages!

GENEVIÈVE. — Mes condoléances, monsieur, car vous allez faire ici un bien drôle de métier. (*Le dévisageant.*) C'est curieux, avec votre blouse et votre monocle, vous n'êtes pas trop ridicule.

LE VICOMTE. — Je suis vraiment ravi...

Mme BOURDIN, *sur un ton de reproche.* — Geneviève!

GENEVIÈVE. — Quoi? Enfin, si j'avais dit à Monsieur qu'il était ridicule, tu m'aurais attrapée; je lui dis qu'il ne l'est pas, et tu m'attrapes tout de même! Ce que c'est difficile d'être bien élevée!

Elle sort à gauche, par la porte qui communique avec l'appartement.

Mme BOURDIN. — Elle ne se corrigera jamais.

Entre une bonne.

SCENE VII

BOURDIN, Mme BOURDIN, LE VICOMTE, LA BONNE.

LA BONNE. — Bonjour, m'sieurs, dames. Je voudrais une livre de saindoux, une demi-livre de café et un bidon de pétrole.

BOURDIN, *à sa femme.* — Fais-lui servir le café et le saindoux; moi, je vais chercher le pétrole.

Il entre dans la chambre du commis, en passant devant Justinien. Cérémonies réciproques. Lorsqu'il est entré, Justinien pousse la porte de sa chambre plusieurs fois pour lui donner de l'air; la porte se refermera seule, insensiblement, par son propre poids, quelques instants après.

Mme BOURDIN. — Justinien, voyez saindoux! (*Il ne bouge pas.*) Eh bien, Justinien!...

LE VICOMTE. — Ah! pardon!... Que je voie saindoux?... Où ça?

Mme BOURDIN, *montrant la gauche.* — Le saindoux est là, avec la graisse et le beurre... Toutes les choses grasses se trouvent par ici... Les fromages, de ce côté-là...

LE VICOMTE, *désignant sa chambre.* — Et là!!!

Mme BOURDIN. — Les spiritueux, là... Les légumes secs, en bas... Les conserves, un peu partout; on les reconnaît à la boîte. Bien entendu, quand vous servez, vous annoncez toujours...

LE VICOMTE, *qui ne comprend pas.* — J'annonce?

Mme BOURDIN. — Oui, vous criez ce que vous servez. Comme je suis à la caisse, j'inscris. (*Imitant un garçon qui annonce des marchandises.*) « Et une livre de gruyère, un kilo de pruneaux, un litre d'eau de Javel!!! » Vous voyez?

LE VICOMTE. — Oui. (*Il essaie de l'imiter, et assez tristement.*) Et un kilo de pruneaux!

Mme BOURDIN. — Mais non, pas bêtement comme ça, mais franchement. (*Elle recommence.*) Et un kilo de pruneaux!

LE VICOMTE, *plus gai.* — Et un kilo de pruneaux!

Mme BOURDIN. — C'est ça... Et maintenant, voyez saindoux! (*A la bonne.*) Je vous demande pardon; c'est notre nouveau commis.

Mme Bourdin le lui montre.

LE VICOMTE, *à la bonne, pendant que Mme Bourdin le suit du coin de l'œil.* — Nous disons combien de saindoux, déjà?

LA BONNE. — Une livre.

LE VICOMTE, *prenant les poids les uns après les autres.* — Je vous demande pardon! Je n'ai pas l'habitude... je ne

trouve pas le poids d'une livre... Je croyais pourtant que c'était écrit dessus.

LA BONNE, *riant.* — Mais il n'y a pas écrit : une livre. Il y a écrit : 500 grammes. (*Elle prend le poids, et en lui indiquant.*) Là, tenez !

LE VICOMTE. — Voilà pourquoi je ne trouvais pas.

LA BONNE, *riant.* — Ce que vous êtes godiche... mais vous me plaisez tout de même...

LE VICOMTE, *s'arrêtant de servir.* — Vrai?

LA BONNE. — Oui... Mettez-m'en encore un peu.

LE VICOMTE. — De quoi?

LA BONNE. — Eh bien, mais, du saindoux!

Mme Bourdin, qui suit le manège, a des gestes d'impatience.

LE VICOMTE, *en ajoutant beaucoup plus que le poids.* — Voilà!... (*Enveloppant la marchandise.*) Et une livre de saindoux, bien pesée!...

Mme Bourdin lui jette un regard furieux.

LA BONNE. — Vous, vous allez vous faire engueuler par la patronne.

BOURDIN, *rentrant, à la bonne.* — Voilà votre bidon de pétrole!

Mme BOURDIN, *prenant un paquet sur un rayon.* — Et votre café!

LA BONNE. — Mettez ça sur la note.

Mme BOURDIN. — Bien... Je voulais vous dire : Est-ce qu'on vous a fait quelque chose?

LA BONNE. — Pourquoi qu' vous me d'mandez ça?

Mme BOURDIN. — Parce que vous nous avez fait des infidélités.

LA BONNE. — Pensez-vous!

Mme BOURDIN. — J'en suis sûre : on vous a vue à l'épicerie Colasse.

LA BONNE. — Ah oui, hier... J'étais tellement pressée que je n'ai pas eu le temps de venir jusqu'ici... Mais vous

pouvez être tranquille. (*Avec un regard tendre vers Justinien.*) On ne me reverra plus ailleurs, maintenant : le commis est tellement plus aimable ici.

Elle sort.

Mme BOURDIN, *au vicomte.* — Quant à vous, Justinien, vous avez plutôt la main lourde.

LE VICOMTE, *regardant sa main sans comprendre.* — Ah! j'ai la main lourde!

Mme BOURDIN. — Je comprends; je vous regardais peser le saindoux tout à l'heure, je suis sûre que vous en avez donné un quart de trop!

LE VICOMTE. — Qu'est-ce que vous voulez, je n'ai jamais rien pu refuser à une femme.

Mme BOURDIN. — Il faudra ne servir que les hommes, alors! Si vous vous laissez enjôler par toutes ces ménagères-là, vous n'avez pas fini!... Enfin, faites attention, n'est-ce pas?

Elle sort à gauche; un instant après, entre du fond un cuisinier; costume blanc classique.

SCÈNE VIII

BOURDIN, LE VICOMTE, LE CUISINIER.

LE CUISINIER. — Bonjour, monsieur Bourdin!

BOURDIN. — Bonjour, chef! Qu'est-ce qu'il vous faut, aujourd'hui?

LE CUISINIER, *remettant un papier à Bourdin.* — Voici ma commande! Est-ce que vous pouvez me l'envoyer?

BOURDIN, *désignant Justinien du regard.* — Mais oui! Nous avons un nouveau commis, maintenant.

LE CUISINIER, *regardant Justinien.* — Ah!... (*Allant au vicomte.*) Bonjour!... (*Justinien le dévisage.*) Dis donc, comment que tu t'appelles?

LE VICOMTE, *hautain.* — Hein?

LE CUISINIER. — Comment t'appelles-tu?

LE VICOMTE. — Justinien.

LE CUISINIER. — Eh bien, Justinien, quand tu viendras livrer au Grand-Hôtel, il y aura toujours un verre de vin pour... (*Au moment où il va dire :* « toi », *le vicomte le dévisage de telle façon avec son monocle que, impressionné, il achève.*) Pour vous!...

LE VICOMTE, *digne.* — Merci, monsieur.

LE CUISINIER, *gêné, sortant.* — Au revoir, monsieur Bourdin, n'oubliez pas ma commande.

LE VICOMTE, *voyant que la porte de sa chambre s'est refermée, court l'ouvrir.* — Ah! la porte s'est encore fermée, et il n'y a qu'une petite lucarne pour renouveler l'air!

SCÈNE IX

BOURDIN, LE VICOMTE, Mme BOURDIN,
puis UNE FILLETTE.

Mme BOURDIN, *entrant de gauche.* — Tu devrais bien aller à la cave tirer un peu de vinaigre; il n'en reste presque plus au magasin.

BOURDIN. — Bon. (*Il sort à droite 1er plan; en passant devant le vicomte, il ajoute très poliment*). Je vous demande pardon.

Entre une fillette.

Mme BOURDIN. — Qu'est-ce que tu veux, ma mignonne?

LA FILLETTE. — C'est une demi-livre de sucre pour maman.

Mme BOURDIN. — Est-ce que tu prends autre chose avec le sucre?

LA FILLETTE. — Maman ne m'a rien dit.

Mme BOURDIN, *sèchement*. — Alors, il n'y a pas de sucre.

LA FILLETTE. — Comment qu'il va faire, papa, pour prendre sa tisane?

Mme BOURDIN. — Il la prendra sans sucre. Aujourd'hui, il faut savoir se priver un peu. (*Au vicomte.*) Je vais jeter un coup d'œil à la réserve; s'il vient des clients, vous m'appellerez.

Elle sort à droite.

SCÈNE X

LE VICOMTE, LA FILLETTE, puis GENEVIÈVE.

LE VICOMTE, *appelant la fillette qui est sur le point de partir*. — Attends, mon enfant; je vais t'en donner, moi, du sucre.

LA FILLETTE. — Merci bien, m'sieur!

LE VICOMTE. — Seulement, voilà, je ne sais pas où il est?

LA FILLETTE. — Moi non plus.

LE VICOMTE. — Cherchons.

LA FILLETTE. — Cherchons.

LE VICOMTE, *la faisant asseoir, et lui caressant la joue*. — Non! non! Assieds-toi. Je vais t'en donner, du susucre!

Il cherche le sucre dans tous les coins. Geneviève appelle de la coulisse : « Maman! », puis entre.

GENEVIÈVE. — M'man! (*Elle s'arrête sur le seuil de la porte.*) — Qu'est-ce que vous cherchez comme ça?

LE VICOMTE. — Le susucre... le sucre.

GENEVIÈVE. — Demandez-le à maman.

LE VICOMTE, *vivement*. — Non, non, je ne veux pas la déranger.

GENEVIÈVE. — Pensez-vous! Où est-elle?

LE VICOMTE. — Dans la réserve.

GENEVIÈVE. — Je vais l'appeler.

LE VICOMTE. — Je vous en prie, mademoiselle.

GENEVIÈVE. — En voilà une idée. Pourquoi ne voulez-vous pas?

LA FILLETTE, *vite*. — Parce que Mme Bourdin elle a dit, comme ça, qu'il y avait pas de sucre si je ne prenais pas quelque chose avec.

GENEVIÈVE. — C'est vrai, ça?

LA FILLETTE. — Oui, c'est une méchante!

(Le vicomte fait un signe affirmatif à Geneviève, qui l'interroge du regard.)

GENEVIÈVE, *au vicomte*. — Alors, je comprends pourquoi vous teniez à le chercher seul. Attendez, je vais vous aider! (*Tout en cherchant, montée sur une échelle*). Ce que ça me dégoûte, l'épicerie, l'alimentation et toute la boutique! Refuser du sucre à cette petite! C'est immonde!

LE VICOMTE, *monte aussi sur l'échelle, du côté opposé*. — Il paraît que c'est le commerce!

GENEVIÈVE. — Oui; eh bien, il est chouette, le commerce!... C'est tout de même très chic d'avoir profité du départ de maman pour essayer de servir cette gosse. Pourvu qu'on mette la main sur le sucre avant que ma maternelle ne rapplique!

LE VICOMTE *prenant un paquet*. — Le voilà... (*A la fillette.*) Tiens, mon enfant.

LA FILLETTE. — Mais c'est un kilo, ça, monsieur!

GENEVIÈVE, *vivement*. — Ça ne fait rien, on ne détaille pas aujourd'hui.

LA FILLETTE. —Voilà trente sous, monsieur.

LE VICOMTE, *sans prendre l'argent*. — Qu'est-ce qu'il fait, ton papa?

LA FILLETTE. — Il est malade.

LE VICOMTE. — Et ta maman?

LA FILLETTE. — Elle travaille dans la confection, à la maison.

LE VICOMTE. — Garde tes sous, ma petite. (*Il lui tapote la joue.*)

LA FILLETTE, *confuse.* — Oh! m'sieu!...

LE VICOMTE. — Mais si : on donne le sucre pour rien, aujourd'hui! Surtout, ne le dis à personne.

LA FILLETTE. — Je comprends, il viendrait trop de monde.

Elle sort.

SCÈNE XI

GENEVIÈVE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE. — Pauvre petit chou!... (*Prenant de l'argent dans sa poche et, l'air très gai, annonçant.*) Un kilo de sucre! Voyez caisse!... (*Il ouvre le tiroir et y met l'argent qu'il a pris dans sa poche.*) Croyez-vous que c'est amusant de jouer à la marchande!

GENEVIÈVE, *émue.* — Surtout quand on y joue aussi gentiment que vous venez de le faire. Mais c'est un métier qui ne vous semblera peut-être pas aussi drôle tous les jours.

LE VICOMTE. — Moi, je le trouve très intéressant, mademoiselle. C'est un métier unique, admirable; c'est le premier des métiers. Tenez, je gage que vous n'avez jamais réfléchi à son importance.

GENEVIÈVE, *étonnée.* — Son importance?

LE VICOMTE. — J'en étais sûr. Mais la société lui doit tout : le pétrole et la bougie, sources de la lumière; le sel, le poivre, les épices qui, comme l'a dit Brillat-Savarin, sont la rhétorique de la cuisine; le sucre et la confiture, sans lesquelles la vie serait si amère; le café, le thé...

GENEVIÈVE, *l'interrompant en riant.* — N'en jetez plus...

LE VICOMTE. — Vous voyez bien que j'ai raison.

GENEVIÈVE. — Vous n'avez pas l'air de vous en faire.

LE VICOMTE. — A quoi bon! On finira bien par rentrer chez soi et par retrouver ce qu'on a laissé entre les pattes de ces sales Boches. Ils auront tout pillé; mais il y a, tout de même, une chose qu'ils n'auront pu emporter... (*Avec émotion.*) la terre, notre vieille terre...

GENEVIÈVE. — Comme vous avez l'air de l'aimer!

LE VICOMTE. — Oui, mademoiselle... Je l'aime, comme nous l'aimons à la campagne; et, pourtant, c'est parfois bien dur : c'est la gelée, ça ronge tout; c'est le soleil, ça brûle tout; c'est les contributions, ça mange tout... C'est la guerre, ça dévaste tout! Mais c'est, quand même, rudement intéressant.

Bruit d'une auto qui stoppe devant la porte. Entre presque immédiatement Cornivès. Genre commis voyageur; complet de mauvais goût, cravate trop voyante.

SCÈNE XII

LES MÊMES, CORNIVÈS.

LE VICOMTE. — Vous désirez, monsieur?

CORNIVÈS, *très exubérant, avec un fort accent méridional.* — Je voudrais voir M. Bourdin...

LE VICOMTE. — Je vais le chercher, monsieur...

Il sort.

CORNIVÈS, *à Geneviève.* — Mademoiselle Bourdin, peut-être?

GENEVIÈVE. — Moi-même, monsieur.

CORNIVÈS. — Eh bien, mademoiselle, vous direz de ma part à votre père qu'il a une fille charmante.

GENEVIÈVE. — Il n'est pas tous les jours de votre avis.

CORNIVÈS. — Il a tort. Quel âge avez-vous, mademoiselle ?

GENEVIÈVE. — Vingt ans, monsieur.

LE VICOMTE, *rentrant.* — M. Bourdin vient tout de suite.

CORNIVÈS, *au vicomte.* — Merci. (*A Geneviève.*) Je ne me serais jamais figuré que mon ami Bourdin avait une fille de vingt ans.

GENEVIÈVE. — On voit bien que le temps ne vous semble pas long, à vous. (*Entre Bourdin, 1er plan droite, une cruche à la main.*) Tenez, voici mon père.

Elle sort.

SCÈNE XIII

BOURDIN, CORNIVÈS, LE VICOMTE.

CORNIVÈS, *exubérant.* — Mais, parfaitement ! C'est bien lui. Comment vas-tu, ma vieille ?

BOURDIN. — Excusez-moi, mais je ne vous remets pas très bien.

CORNIVÈS. — Cornivès, voyons ! Cornivès... Jules !..

BOURDIN. — Ah ! par exemple !... Je crois bien que je me rappelle : (*Il donne sa cruche à Justinien, qui la reçoit maladroitement.*) nous avons débuté ensemble au ficelage des paquets à Paris, chez Potin. Il y a une pièce de vingt ans de ça, c'était le bon temps.

CORNIVÈS. — On dit ça...

Mme BOURDIN, *appelant de la coulisse (premier plan gauche.)* — Justinien !...

JUSTINIEN. — Voilà, madame !

Il disparaît à gauche.

CORNIVÈS. — Je viens de voir ta fille. Tous mes compliments : elle est ravissante.

BOURDIN. — Et qu'est-ce qui t'amène ?

CORNIVÈS. — Le hasard ! En passant, j'ai vu ton enseigne : « Epicerie Centrale. Hippolyte Bourdin. » J'ai fait arrêter mon auto, et je suis entré.

BOURDIN. — Tu as une auto ?

CORNIVÈS. — Mais oui ; ça t'étonne ?

BOURDIN, *simple.* — Ben, tu sais, dans l'épicerie, on ne roule pas en auto, d'habitude.

CORNIVÈS. — Ça dépend.

BOURDIN. — Où es-tu installé ?

CORNIVÈS. — Je ne suis pas installé ; je fais des affaires, je fournis l'Intendance !...

BOURDIN, *avec une sorte de respect* — Tu fournis l'Intendance! C'est des opérations ça! Il en faut des capitaux et des marchandises !..

CORNIVES. — Il faut des commandes, d abord. Si tu n'as pas de commandes tu n'as pas besoin de t'embarrasser de marchandises! *(Offrant.)* Un cigare ?

BOURDIN. — Non, merci.

Entre Mme Bourdin.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, Mme BOURDIN.

BOURDIN, *faisant les présentations.* — Que je te présente ma femme! Mon vieil ami Cornivès, que je n'avais pas vu depuis vingt ans, et qui est, comme nous, dans l'alimentation.

CORNIVÈS, *s'inclinant avec un grand geste.* — Madame, je suis ravi.

Mme BOURDIN, *simplement.* — Moi aussi, monsieur. Vous êtes établi dans la région ?

BOURDIN. — Cornivès est fournisseur de l'Intendance : il opère en grand.

Mme BOURDIN, *enthousiasmée.* — A la bonne heure! Voilà comme je comprends les affaires!

CORNIVÈS. — Qu'est-ce qui vous empêche d'en faire autant?

Mme BOURDIN. — Malheureusement, Bourdin ne voit pas grand; c'est à peine si nous avons profité de la guerre. Et, encore, si je n'avais pas été là, il aurait vendu ses réserves avant de laisser monter les prix.

CORNIVÈS. — Qu'il est bête!... Vous avez des réserves? Mais ça peut être intéressant.

Mme BOURDIN. — Nous avons une grosse quantité de boîtes de thon.

CORNIVÈS. — Qu'est-ce que vous appelez une grosse quantité?

Mme BOURDIN, *hésitant à dire un chiffre.* — Des dizaines de milliers de boîtes.

CORNIVÈS. — Parfait! Je suis preneur jusqu'à cent mille.

Mme BOURDIN. — A quel prix? (*Vivement.*) Nous les vendons 2 francs 60.

CORNIVÈS. — 2 francs 60! Évidemment, c'est un prix. Mais combien mettrez-vous de temps pour les écouler?

Mme BOURDIN, *l'air détaché.* — Nous ne sommes pas pressés.

CORNIVÈS, *très vite et avec autorité.* — Oui. Et, pendant ce temps-là, votre argent dort. Tenez, pour vous faire plaisir et vous rendre service, je vous prends votre stock à 2 francs 50 la boîte; je vous les paie comptant. Hein?... Je vous mets ainsi des fonds devant vous pour faire des achats, reconstituer un nouveau stock, attendre patiemment une hausse, et recommencer une nouvelle opération.

BOURDIN, *à sa femme.* — Crois-tu qu'il est épatant?

CORNIVÈS. — Allons, c'est fait ?

BOURDIN, *à sa femme.* — Qu'est-ce que tu en dis?

Mme BOURDIN. — C'est comme tu voudras.

BOURDIN, *à Cornivès.* — Tu paieras bien la boîte 2 fr. 50

CORNIVÈS, *avec rondeur.* — Tu ne vas pas marchander avec moi. Allons, c'est vendu? Touche la main!... (*Ils se serrent la main.*) Je fais le chèque, hein?..... Nous disons: cent mille boîtes à 2 fr. 50, ça fait?... 220.000 francs

Mme BOURDIN, *sursautant.* — Ah non! 250.000.

CORNIVÈS. — Vous croyez? (*Se ravisant.*) Ah! c'est vrai, excusez! Quand on compte si vite... Voici le chèque! (*Il le tend à Bourdin.*)

BOURDIN. — Donne-le à la bourgeoise; moi, les affaires d'argent, je ne m'en occupe pas.

CORNIVÈS. — Voilà, madame Bourdin! Avez-vous autre chose?

Mme BOURDIN. — 300 barriques de vin, que nous allons commencer à débiter.

CORNIVÈS, *ironique.* — Au litre, bien entendu.

Mme BOURDIN, *rectifiant.* — Et par paniers...

CORNIVÈS. — Qu'est-ce que tu le vends?

BOURDIN. — Il nous coûte...

CORNIVÈS, *l'interrompant.* — Je ne veux pas le savoir.

Mme BOURDIN. — Nous le vendons 1 fr. 25 le litre.

CORNIVÈS. — Mais vous êtes en train de gâcher le métier. Vous ne savez donc pas ce que vaut un litre de vin qui se respecte?

BOURDIN. — Pas exactement.

CORNIVÈS. — 3 francs!...

BOURDIN, *à Cornivès.* — Tu diras ce que tu voudras, c'est de l'exploitation!

CORNIVÈS. — Est-ce que c'est moi qui ai fixé ce prix-là? Je le subis... Si tu veux, je fais cette affaire de vin de compte à demi avec toi.

BOURDIN. — Comment ça?

CORNIVÈS. — Tu me le fournis, je le vends; et, sur les bénéfices, tu me donnes 20 °/₀.

Mme BOURDIN, *vivement*. — 10.

CORNIVÈS. — Non, 20!

Mme BOURDIN. — 15.

CORNIVÈS. — Non, 20!... Une affaire de vin : 20! (*Il rit d'un gros rire.*)

BOURDIN. — Il n'y a pas moyen de lui résister.

CORNIVÈS. — Nous disons combien de barriques?

BOURDIN. — 300.

CORNIVÈS. — A 220 litres, ça nous donne, voyons...

BOURDIN, *achevant*. — 66.000 litres.

CORNIVÈS. — Mets-en 100.000, va!

BOURDIN. — Comment, 100.000?

CORNIVÈS. — Parbleu! avec le mouillage!

BOURDIN, *se révoltant*. — Ah! non, alors. Je ne mange pas de ce pain-là!

CORNIVÈS, *cynique*. — Trempé dans le vin, il passera facilement.

BOURDIN. — Merci, pour être poursuivi..

CORNIVÈS. — Poursuivi? D'abord, comment veux-tu qu'on arrive à retrouver 34.000 litres d'eau dans 66.000 litres de vin? Qu'est-ce que c'est que ton vin?

BOURDIN. — C'est de l'Hérault.

CORNIVÈS. — Eh bien, alors! C'est du gros vin, qui se mouille à merveille! Mouillé, il est même meilleur pour la santé.

Mme BOURDIN. — Ah! vous êtes commerçant, vous!

BOURDIN. — Tu me fais peur, tiens.

CORNIVÈS. — Tu n'es qu'un enfant! Te voilà, à 49 ans, à la tête d'une maison qui ne va pas mal, c'est vrai, mais

enfin qui n'a rien d'extraordinaire; il y en a comme ça 200.000 en France. Tu seras obligé de trimer encore quelques années avant de pouvoir te retirer dans des conditions modestes. Tu as une fille à doter, et tu hésites! Mais moi, qui suis célibataire, je suis en train de boucler mon second million!

BOURDIN, *ahuri.* — Ton second million!

CORNIVÈS. — Parfaitement!

Mme BOURDIN, *à son mari.* — Tu entends, hein! (*Entre Vieillard; c'est un officier d'administration à deux galons, jeune encore; attitude pourtant ridicule. Il porte, bien visible, la décoration d'officier d'académie.*)

SCÈNE XV

LES MÊMES, VIEILLARD.

VIEILLARD. — Bonjour, messieurs dames!

BOURDIN. — Bonjour, mon lieutenant!

VIEILLARD, *s'inclinant.* — Mes hommages, madame.

BOURDIN, *présentant Vieillard à Cornivès.* — Le lieutenant Vieillard, secrétaire de l'Intendant du ravitaillement pour la 24e région.

CORNIVÈS. — Intendance? C'est une belle arme. (*Il serre avec empressement la main de Vieillard.*)

BOURDIN, *présentant.* — M. Cornivès, qui s'occupe, lui aussi, de ravitaillement.

VIEILLARD, *à Cornivès.* — Vous allez peut-être pouvoir me donner un conseil, monsieur. Nous cherchons, à l'Intendance, des conserves de poisson.

BOURDIN. — Tiens, mais...

CORNIVÈS, *l'interrompant.* — C'est introuvable, monsieur.

VIEILLARD. — C'est ce que j'ai dit à l'Intendant. « Trouvez-'en tout de même », m'a-t-il répondu.

CORNIVÈS. — Quel genre de poissons vous faudra-t-il?

VIEILLARD. — Le plus courant : sardines, thon...

CORNIVÈS. — Je pourrais peut-être vous procurer du thon.

VIEILLARD. — Avez-vous des échantillons?

CORNIVÈS. — Je vous les enverrai demain à votre bureau.

VIEILLARD. — A la bonne heure! Vous êtes un homme xpéditif.

CORNIVÈS. — Toujours! Je crois que vous serez content : est une nouvelle marque, « Le thon des Alliés », dont ous me direz des nouvelles! Si nous nous mettons d'ac-ord sur les conditions, j'espère que je pourrai décider le abricant à vous fournir la quantité dont vous avez besoin. lle est forte?

VIEILLARD. — 50.000 boîtes, pour commencer.

CORNIVÈS. — Bon. Qu'est-ce que vous payez la boîte?

VIEILLARD. — La grosse boîte, 2 fr. 25.

CORNIVÈS. — Il faudrait aller jusqu'à 2 fr. 75.

VIEILLARD. — Vous discuterez vos prix avec l'Inten-ant; la question dépasse ma compétence.

CORNIVÈS. — Eh bien, monsieur, charmé d'avoir fait otre connaissance!...

VIEILLARD. — Moi de même, monsieur.

CORNIVÈS. — Et au plaisir de vous revoir. Adieu, madame ourdin.

Serrements de mains.

BOURDIN, *à Cornivès qu'il reconduit.* — « Le thon des lliés », c'est épatant!

CORNIVÈS, *sur le bas de la porte.* — Je suis un homme rmidable! Des idées, j'en ai plein le crâne! Alors, nous faisons, cette affaire de vin? Le vin de la Victoire?

BOURDIN. — Celle-là, écoute, j'aime mieux pas.

CORNIVÈS. — Je suis au Grand-Hôtel. Si tu te décides, téléphone-moi avant une demi-heure d'ici; j'y resterai jusqu'à deux heures.

BOURDIN. — N'y compte pas.

CORNIVÈS, *ayant l'air de ne pas entendre son refus.* — Entendu! A deux heures, mais pas après, eh? Adieu, Bourdin! Au revoir, madame Bourdin!...

Il sort au fond.

BOURDIN. — Il m'abrutit, cet homme-là! Je vais mettre mon vin en bouteilles, ça me calmera.

Il sort à droite.

SCÈNE XVI

VIEILLARD, Mme BOURDIN.

VIEILLARD. — Il est très bien, ce monsieur.

Mme BOURDIN. — N'est-ce pas?

VIEILLARD. — Et Mlle Geneviève va bien?

Mme BOURDIN. — Mais oui, elle est dans la maison.

VIEILLARD. — J'espérais avoir le plaisir de lui présenter mes hommages.

Mme BOURDIN. — Je vais l'appeler. (*Elle va à la porte de gauche et appelle.*) Geneviève!

SCÈNE XVII

VIEILLARD, Mme BOURDIN, GENEVIÈVE, LE VICOMTE, puis BOURDIN.

GENEVIÈVE, *en coulisse.* — Maman?

Mme BOURDIN, *sur le pas de la porte.* — Viens un peu.

GENEVIÈVE, *en coulisse.* — Me v'là! (*Elle entre.*)

VIEILLARD, *empressé*. — Bonjour, mademoiselle.

GENEVIÈVE, *indifférente*. — Bonjour, monsieur.

VIEILLARD. — J'ai quelque chose à vous demander.

GENEVIÈVE. — Allez-y.

VIEILLARD. — Eh bien, je voudrais faire votre portrait.

GENEVIÈVE. — Vous êtes sûr de ne pas me rater, au moins?

VIEILLARD. — Je n'aurai qu'à m'inspirer du charme et de la grâce du modèle.

GENEVIÈVE. — Tout ça c'est du bourrage de crâne.

VIEILLARD. — Bourrage de crâne! Elle est délicieuse!

Mme BOURDIN. — Voyons, Geneviève, qu'est-ce que cela signifie?

GENEVIÈVE. — Comme artiste, je n'arrive pas à le prendre au sérieux.

VIEILLARD. — Parce que je suis dans l'Intendance?

GENEVIÈVE. — Peut-être.

VIEILLARD. — Mais je suis peintre, dans le civil.

Mme BOURDIN. — Et M. Vieillard a beaucoup de talent.

GENEVIÈVE. — N'écoutez pas maman, elle n'y connaît rien.

Mme BOURDIN. — Tout le monde le dit! Monsieur Vieillard est tout jeune et a un bel avenir devant lui.

VIEILLARD, *flatté*. — Ah, madame! (*A Geneviève.*) Quand commençons-nous?

GENEVIÈVE. — Nous verrons ça.

Rentre le vicomte qui était dans sa chambre, et qui, en sortant, en pousse plusieurs fois la porte pour essayer d'y donner de l'air.

Mme BOURDIN. — Où étiez-vous donc, Justinien?

LE VICOMTE. — Je m'habituais tout doucement à l'atmosphère un peu spéciale de ma chambre. (*A part.*) Quelle nuit je vais passer!

VIEILLARD. — C'est votre nouveau commis?

Mme BOURDIN. — Oui.

GENEVIÈVE. — Vous savez qu'il est noble?

VIEILLARD. — Pas possible !

GENEVIÈVE. — Il est même vicomte.

VIEILLARD, *à Mme Bourdin.* — Faut-il qu'il soit dans la mélasse pour être venu vendre la vôtre.

GENEVIÈVE, *ironique, à Vieillard.* — Mais vous avez aussi de l'esprit ! Mon Dieu, qu'il est drôle.

VIEILLARD. — Je vois que ce monsieur a le bonheur de vous être sympathique.

GENEVIÈVE, *agressive.* — Pourquoi ne me serait-il pas sympathique? Il est noble, et même vicomte, et il ne rougit pas de gagner sa vie.

VIEILLARD. — Mais, en effet, c'est très bien, tout ça. (*Narquois, au vicomte.*) Vicomte, donnez-moi donc, je vous prie, un quart de bonbons acidulés. *(Le vicomte ne bouge pas.)* Eh bien, vous ne m'avez pas entendu?

LE VICOMTE, *froid.* — Si, monsieur.

VIEILLARD, *arrogant.* — Alors, qu'est-ce que vous attendez?

LE VICOMTE, *après l'avoir dévisagé, et très posément.* — Ici, monsieur, je ne suis pas vicomte. Je suis Justinien garçon épicier, pour vous servir. (*Il s'incline.*)

VIEILLARD, *vexé.* — Alors, servez-moi un quart de bonbons acidulés... Justinien !...

LE VICOMTE. — A quel parfum monsieur les désire-t-il? Nous avons au citron, à l'anis, à la menthe...

VIEILLARD. — Donnez-les moi à l'anis.

LE VICOMTE, *à Mme Bourdin, à mi-voix.* — Où sont-ils?

Mme BOURDIN, *même jeu.* — Il n'y en a pas, à l'anis; prenez ceux-ci !

Elle lui désigne le bocal de bonbons sur le comptoir.

LE VICOMTE, *prenant dedans un paquet tout préparé.* — Voilà, monsieur ! (*Il annonce.*) Et un quart de bonbons acidulés à 75 centimes !

Il donne le sac à Vieillard qui lui remet une pièce d'un franc.

VIEILLARD, *offre les bonbons à Geneviève.* — Voulez-vous
permettre?

GENEVIÈVE, *d'un ton sec.* — Merci, monsieur.

VIEILLARD. — Mais il me semblait que vous adoriez les
nbons.

GENEVIÈVE. — Ça dépend desquels.

VIEILLARD, *offrant des bonbons à Bourdin qui revient à*
stant. — Monsieur Bourdin?

BOURDIN. — Des bonbons d'ici?... Je n'y tiens pas
aucoup, mais il faut bien faire marcher le commerce!

Il en prend un.

LE VICOMTE, *tend à Vieillard la monnaie que lui a*
idue Mme Bourdin. — Il vous revient 25 centimes,
nsieur!

VIEILLARD. — Gardez!...

Le vicomte va mettre lentement cette monnaie dans le tronc.

VIEILLARD, *qui a vu son geste, vexé.* — Il est temps que
retourne au bureau. A bientôt! (*A Geneviève.*) Au
voir, mademoiselle, et pensez à votre portrait.

GENEVIÈVE. — Je vous jure que ça ne m'empêchera
s de dormir.

VIEILLARD, *en partant.* — J'en serais désolé.

Il sort au fond.

Mme BOURDIN. — Je t'en prie, Geneviève, ne sois pas
ssi malhonnête avec M. Vieillard. Il est très gentil avec
; et puis, enfin, nous pouvons avoir besoin de lui.

GENEVIÈVE. — C'est ça qui m'est égal, par exemple! (*Elle*
rt à gauche.)

SCÈNE XVIII

BOURDIN, Mme BOURDIN, LE VICOMTE.

Mme BOURDIN. — Faites donc des sacrifices pour élever
s enfants! (*A Justinien qui, à travers la devanture,*

regarde sur la place.) Justinien, quand vous aurez fini de regarder la devanture. Venez, mon garçon, venez râper du gruyère.

Elle lui donne un morceau de gruyère.

LE VICOMTE. — Râper du gruyère! Je n'ai pas de chance avec le fromage, aujourd'hui. (*Il cherche la machine à râper le gruyère, se trompe et essaie d'introduire le morceau de gruyère dans un moulin à café.*)

Mme BOURDIN, *qui le voit.* — Mais non, voyons! Pas là, ici. (*Elle lui montre la machine à râper; puis elle va à son mari.*) Et alors?

BOURDIN. — Alors quoi?

(Toute cette scène entre Bourdin et sa femme doit être dite à mi-voix de façon que le vicomte ne puisse l'entendre; celui-ci, d'ailleurs, ne paraît pas y prêter attention.)

Mme BOURDIN. — Alors, qu'est-ce que tu décides pour les vins, avec Cornivès?

BOURDIN. — J'aime mieux ne pas traiter avec lui. La vente de nos conserves de thon nous fait réaliser, d'un seul coup, deux cent cinquante mille francs; je trouve que c'est suffisant.

Mme BOURDIN. — Naturellement! Il y avait deux affaires à faire : tu as fait la moins bonne. (*Elle va au vicomte qui ne peut arriver à râper son gruyère, et lui montre.*) Pas dans ce sens-là... Comme ça, là!... (*Elle revient à Bourdin.*) Quand je pense que ton Cornivès va gagner, sur notre dos, cinquante ou soixante mille francs.

BOURDIN. — Qu'est-ce que tu veux, c'est un manque à gagner!

Mme BOURDIN. — Moi, j'appelle ça une perte. Et, cette perte-là, il faut chercher à la rattraper avec l'autre affaire.

BOURDIN. — Tu n'y songes pas, voyons! Faire cent mille litres avec soixante-six mille! Si, encore, c'était pour des civils. Mais quand je pense que cette mixture-là serait pour nos pauvres soldats, vois-tu!...

Mme BOURDIN. — Ça va, ça va... Allez, téléphone-lui tou-urs que c'est entendu en principe. Allons, téléphone-i. (*Elle décroche le récepteur de l'appareil et le lui nd.*)

BOURDIN. — C'est bien pour éviter des scènes! (*Il va téléphone et, profitant que sa femme, occupée avec le comte qui n'arrive pas à râper son gruyère, ne le regarde s, dit très vite, sans que l'appareil fonctionne.*) Allo! ademoiselle... Donnez-moi le Grand-Hôtel... (*Un mo-ent, puis*) Ah! bon... (*Avec un regard du côté de sa mme.*) Ce n'est pas libre...

Mme BOURDIN, *soupçonneuse.* — Ça m'étonne bien! A cette eure-là, on a toujours la communication. Attends, je vais demander, moi! Ote-toi de là. Ote-toi donc de là!...

Elle passe devant lui.

BOURDIN, *gêné.* — Mais, enfin...

Mme BOURDIN, *au téléphone.* — Allo! mademoiselle, don-ez-moi le Grand-Hôtel... Dites-moi, mademoiselle, ça 'était vraiment pas libre, tout à l'heure? Comment, on e vous l'a pas demandé?

BOURDIN, *à part.* — Zut, je suis pincé!...

Mme BOURDIN, *à son mari.* — Tu vois ce que tu es éduit à inventer... (*S'interrompant.*) Allo, le Grand-Hôtel?... Mettez-moi en communication avec M. Cornivès, e vous prie... C'est de la part de M. Bourdin... (*A son nari.*) Viens lui parler! Viens lui parler, je te dis! *Bourdin prend le récepteur.*)

BOURDIN, *embarrassé.* — Allo... C'est toi?... Tu... tu vas ien?

Mme BOURDIN. — Qu'est-ce que ça peut te faire, com-ment il va? Dis-lui que c'est entendu.

BOURDIN. — C'est entendu...

Mme BOURDIN. — ... pour le vin!

BOURDIN. — Oui, c'est entendu pour le vin.

Mme BOURDIN, *lui soufflant.* — A demain!

BOURDIN, *répétant.* — A demain!

Mme BOURDIN. — Eh bien, raccroche, maintenant!...

BOURDIN, *répétant.* — Eh bien, raccroche, maintenant! Non... pardon. (*Il raccroche; le vicomte, qui, malgré qu'ils parlent à mi-voix, entend la conversation, n'a, cependant, pas l'air de prêter attention.*)

Mme BOURDIN, *méprisante.* — Pauvre homme!

BOURDIN. — Ça a beau rapporter beaucoup d'argent, ces affaires-là, ça ne me dit rien, mais rien du tout!

Mme BOURDIN. — Imbécile!

Le vicomte a un geste navré.

RIDEAU

ACTE II

Un vaste salon dans un château. Mobilier de nouveau riche. Cheminée au milieu du panneau de droite. A droite, en face de la cheminée, une grande table ronde. A gauche, 1er plan, un guéridon avec tout ce qu'il faut pour écrire. Une tapisserie ancienne dans un large panneau tenant presque tout le fond, à gauche.

Dans une encoignure, sur une console placée à droite près de la cheminée, une petite pendule de prix, mais de mauvais goût.

Près de la cheminée, porte de communication, premier plan; à gauche, également une autre porte.

A droite, deuxième plan, porte de la salle à manger.

Au fond, une grande baie donnant, à droite, sur un parc.

Tout à fait au fond, en face de la baie, un large escalier qui monte au premier étage où sont les chambres des invités.

Au lever du rideau, Vieillard, assis devant son chevalet, fait le portrait de Geneviève, qui pose devant lui.

SCÈNE I

GENEVIÈVE, VIEILLARD, LE VICOMTE.

GENEVIÈVE. — Est-ce que ça se voit que nous sommes des nouveaux riches?

VIEILLARD, *tout en peignant.* — En voilà une question! Mais non, que ça ne se voit pas!

GENEVIÈVE. — Il n'y a pourtant qu'à regarder papa pour s'en apercevoir. Il va et il vient, dans ce château qu'il a acheté, sans arriver à se persuader qu'il est chez lui. Il n'y a pas à dire, il ne s'acclimate pas.

VIEILLARD. — Vous seriez tout à fait aimable de déplacer le bras gauche.

GENEVIÈVE. — Comme ça?

VIEILLARD. — Encore un peu... Là... merci.

GENEVIÈVE. — Ce pauvre papa! Je vous dis qu'il ne peut pas s'y faire : il y a des jours où, machinalement, il monte à côté du cocher. Quant à maman, elle trouve le moyen d'être encore plus désagréable que, dans le temps, à l'épicerie. Et dire que, si nous sommes à nous raser dans cette grande bâtisse...

VIEILLARD, *lui coupant la parole*. — Souriez, souriez!

GENEVIÈVE. — Puisque je vous dis que je me rase.

VIEILLARD. — Ça ne fait rien : souriez tout de même.

GENEVIÈVE, *souriant avec une grimace*. — Comme ça? Vous m'en faites prendre, des attitudes!... Enfin, si nous sommes devenus des malheureux millionnaires, c'est à vous que nous le devons.

VIEILLARD. — Voulez-vous être assez gentille pour lever un peu plus votre robe?

GENEVIÈVE. — Pourquoi faire?

VIEILLARD. — Mais pour que votre cheville soit en valeur.

GENEVIÈVE. — Vous ne voulez pas voir mes jambes pendant que vous y êtes?

VIEILLARD. — Pourquoi pas? A un peintre, c'est permis!

GENEVIÈVE. — Mais vous n'êtes pas convenable... (*Appelant.*) Eh! mon chaperon!... Eh! ma dame de compagnie! Quoi : vous dormez?

LE VICOMTE, *qui était dissimulé dans un grand fauteuil, se levant tout à coup*. — Qu'est-ce qu'il y a?

GENEVIÈVE. — Il y a que le barbouilleur n'est pas convenable.

LE VICOMTE. — Il n'est pas convenable?

GENEVIÈVE. — Non... Il veut absolument voir mes jambes.

LE VICOMTE, *à Vieillard.* — Mais, monsieur, — et j'ai le regret de vous le dire, vous entendez — ça ne se fait pas.

VIEILLARD. — Laissez donc, c'est une plaisanterie de Mademoiselle.

LE VICOMTE. — Alors, ce n'est pas bien d'avoir interrompu mon rêve. Je rêvais que nous étions encore dans l'épicerie... Et une livre de pruneaux! Une demi-livre de morue dans le filet et deux litres de pétrole, pour Madame! Voyez caisse!... Ce que c'était amusant!

GENEVIÈVE. — Dites tout de suite que le poste de secrétaire de Monsieur mon père ne vous plaît pas.

LE VICOMTE. — Je serais bien difficile; c'est un avancement inespéré.

Entrent les Bourdin et Cornivès, par le fond à droite.

GENEVIÈVE. — Voilà la famille qui revient de faire le tour de ses domaines.

SCÈNE II

LES MÊMES, BOURDIN, Mme BOURDIN, CORNIVÈS.

CORNIVÈS, *aux Bourdin.* — Vous avez là une splendide propriété.

Mme BOURDIN. — Vingt-cinq hectares d'un seul tenant!

BOURDIN. — 550.000 francs, c'est des sous!

Mme BOURDIN. — Sans compter les frais!

CORNIVÈS. — Mon cher Vieillard, vous avez manqué une belle promenade.

VIEILLARD. — Je la ferai un de ces jours, puisque M. et Mme Bourdin veulent bien m'offrir l'hospitalité pendant quelque temps. Et puis, je suis très pris par le portrait de Mlle Geneviève.

CORNIVÈS, *jetant un regard circulaire.* — Que c'est beau ici! Oh! ce plafond! cette tapisserie!!! Que c'est beau!!! Tu as du goût, Hippolyte.

GENEVIÈVE. — Dites donc, monsieur Vieillard, ce n'est pas fini, pour aujourd'hui?

VIEILLARD. — Dans cinq minutes.

BOURDIN, *à Cornivès qui s'est assis à droite.* — Tu ne t'ennuies pas trop ici?

CORNIVÈS. — C'est-à-dire que je suis ravi de me donner quinze jours de vacances; ça ne m'était pas arrivé depuis bien longtemps. Je pense tout de même à mettre sur pied une affaire épatante.

BOURDIN. — Naturellement! Et qu'est-ce que c'est?

CORNIVÈS. — Je voudrais truster un certain nombre de journaux de second plan, dans le but de faire des campagnes intéressantes.

LE VICOMTE. — Et intéressées, bien entendu?

CORNIVÈS. — Autant que possible. Je monterai une société par actions que j'émettrai à 100 francs.

BOURDIN. — Qui est-ce qui t'en prendra?

CORNIVÈS. — Tout le monde, toi le premier...

BOURDIN. — Je suis bien assez bête pour ça. Et qu'est-ce qu'elles vaudront plus tard, tes actions?

LE VICOMTE. — On ne sait pas... peut-être... peut-être... cinq ans de prison.

Geneviève étouffe de rire.

CORNIVÈS, *vexé, se levant.* — Ce n'est qu'un méchant mot.

LE VICOMTE. — Vous ne voudriez pas que ce fût une prophétie ?

BOURDIN, *à Cornivès.* — Heureusement pour toi.

Mme BOURDIN, *bas à Bourdin.* — En tout cas, c'est très déplacé.

CORNIVÈS, *à part et regardant le vicomte.* Ce qu'il peut me déplaire, ce coco-là !

GENEVIÈVE, *à Vieillard.* — Dites donc, ce n'est pas encore ni, ce portrait ? Vous n'avez pas envie d'aller faire un peu de peinture sur le Rhin ?

VIEILLARD. — Je le regrette, mademoiselle ; mais ma manière de voir m'a toujours empêché d'entrer dans le service armé.

GENEVIÈVE, *bondissant.* — Vous êtes antimilitariste ?

VIEILLARD. — Non, je suis myope.

Mme BOURDIN, *à son mari, qui marche de long en large d'un air ennuyé.* — Qu'est-ce que tu as à tournailler comme ça ?

BOURDIN. — Je pense à ces lettres de menaces que nous recevons depuis quelques jours.

Mme BOURDIN. — Sois donc comme moi : je n'y fais pas attention.

BOURDIN. — Qu'est-ce que tu veux ? Moi, elles m'impressionnent.

Mme BOURDIN. — Il faut toujours que tu te crées des soucis ; tu ne sais pas jouir de ta fortune.

BOURDIN. — Ce n'est pas de ma faute ; mais je n'y suis pas à mon aise.

Mme BOURDIN, *rayonnant.* — J'y suis à mon aise pour deux.

BOURDIN. — Oh ! je sais bien.

GENEVIÈVE. — Oh ! j'en ai assez de poser comme ça ; j'en ai des fourmis dans les jambes. Oh là là ! (*Elle va regarder la toile.*) C'est moi, ça ?... Ah !... je comprends qu'il est myope.

Mme BOURDIN. — Au lieu de te montrer aussi mal élevée, tu ferais mieux de faire un peu de musique à ces messieurs.

GENEVIÈVE. — En voilà une occasion!

CORNIVÈS. — Oh oui! chantez-nous quelque chose! Je suis fou de musique.

VIEILLARD, *se mettant au piano*. — Je vous accompagne! Que voulez-vous chanter?

GENEVIÈVE. — *Manon? Faust? Samson?*

BOURDIN. — C'est ça, *Samson*.

Après les premiers accords d'un air de cet opéra chanté à pleine voix par Cornivès, Geneviève attaque une chanson de café-concert. Vieillard, vexé et dérouté, s'arrête, se tourne anxieux vers elle, puis, résigné, accompagne la chanson.

Chanson de l'Epicier enrichi

Paroles de Georges MONTIGNAC.

Sur l'air de : *La Femme à Totor*,

de JOST et CLOEREC-MAUPAS (1).

I

Dans la ru' Brise-Miche
Y avait un épicier
Qu'était devenu si riche
Qu'il épatait le quartier.
Arborant un' jaquette,
Chapeau gris et des gants,
Il allait faire la fête,
Se croyant très élégant.
Et sa femm', sur ses pas,
S'disait : « Pourvu qu'il gaff' pas! »

(1) La musique de cette chanson se trouve chez G. ONDET, éditeur, 83, rue [illegible] Faubourg-Saint-Denis, Paris.

REFRAIN

« Il a du chic, mon Eugène;
C'est l'habitud' qu'il n'a pas,
Qu'il n'a pas!
S'il gaff', faut pas s' mettre en peine,
Petit à p'tit ça s' tass'ra! »

II

Comm' les gens de la haute,
Il voulut une auto;
Or, un jour, au bas d'un' côte
Un' pann' l'arrêt' subito.
Mais, sur la rout', voyant
Un cavalier au trot,
Il lui d'mand' que sa jument
Ranim' ses quarant' chevaux...
Et sa femm' sur ses pas,
Se dit : « La gaff', la voilà! »

Au refrain.

III

Un soir, chez un' marquise,
— Car il se pouss' du col —
Après les crevettes grises
Voilà qu'on apport' des bols.
L'épicier, sans s'en faire,
Boit son bol jusqu'au fond,
Et s'écrie, en croyant plaire :
« J' n'ai jamais rien bu d' si bon! »
Et sa femm' s' dit, tout bas :
« C'est un' gaff' qu'est un peu là! »

Au refrain.

Elle esquisse un pas en faisant le tour de la pièce, passe près de la console sur laquelle est la pendule, et se retient au meuble au moment où elle allait glisser.

Mme BOURDIN. — Tu m'as fait une peur !

GENEVIÈVE, *riant.* — Je n'ai pas de mal, va, maman!

Mme BOURDIN, *continuant.* — Tu m'as fait peur..... pour la pendule.

GENEVIÈVE. — Merci pour moi !

Mme BOURDIN, *allant prendre la petite pendule.* — Pense donc : une pendule de 5.000 francs! Elle est charmante, n'est-ce pas, monsieur Vieillard?

VIEILLARD, *pas convaincu.* — Mais certainement, madame. En ce moment, ça vaut cher, l'or et le platine. Elle est pur style.

CORNIVÈS, *agressif, à Vieillard.* — Tiens, vous avez changé d'avis?

Mme BOURDIN. — Comment cela?

CORNIVÈS. — Vieillard nous racontait, hier, que cette pendule n'avait aucune espèce de style.

Mme BOURDIN, *interdite.* — Tout le monde sait que cette pendule est Louis XVI.

GENEVIÈVE. — Veux-tu que je te dise? Eh bien, elle est style épicier enrichi...

Mme BOURDIN, *vexée.* — Geneviève !

GENEVIÈVE, *gavroche.* — 5.000 francs, ça!

Mme BOURDIN. — Veux-tu te taire !

GENEVIÈVE. — C'est égal, ce qu'on les tond, les nouveaux riches !

Mme BOURDIN. — Ah !

GENEVIÈVE. — Et on n'a pas tort, d'ailleurs !

Mme BOURDIN, *furieuse.* — Je commence à en avoir assez de tes réflexions inconvenantes.

BOURDIN, *conciliant.* — Voyons, voyons, mes enfants !

Mme BOURDIN. — C'est vrai; c'est agaçant, cette petite qui se moque de tout, sans motif, de parti pris.

GENEVIÈVE. — Tu n'as qu'à ne pas acheter des horreurs omme celle-là !

Mme BOURDIN. — Tais-toi, n'est-ce pas ?

BOURDIN. — Soyez donc riches ! On ne s'est jamais ant chamaillé ici que depuis que nous le sommes devenus !

Mme BOURDIN. — C'est possible ; mais Geneviève changera, ou nous verrons.

Elle sort, furieuse, à droite 1er plan.

BOURDIN. — Je t'en prie, ma petite fille, ne tiens pas ête à ta mère. Fais-le pour moi.

GENEVIÈVE, *gentiment, et allant l'embrasser.* — Je tâcherai, à...

BOURDIN, *bonhomme.* — Je suis trop faible avec toi. (*Elle 'embrasse à nouveau.*)

VIEILLARD, *au vicomte.* — Dites donc, vicomte, un petit écarté avant le dîner ?

LE VICOMTE (*se défilant.*) — Oh non ! Merci, je n'ai qu'une cinquantaine de francs sur moi.

VIEILLARD. — Ça me suffit.

LE VICOMTE. — A moi aussi.

GENEVIÈVE. — Avant que le soleil soit couché, et en attendant le dîner, je vais aller faire un petit tour dans le parc. Au revoir, messieurs. (*Au vicomte.*) Eh bien, ma lame de compagnie, vous entendez ?

LE VICOMTE. — C'est que je vais avoir le courrier à dépouiller.

BOURDIN, *bonhomme.* — Allez donc ; quand il arrivera, je vous appellerai.

LE VICOMTE. — Alors...

GENEVIÈVE, *à son père.* — Et puis, tâche de calmer maman ; autrement, on va encore se barber toute la soirée. Il y a déjà eu assez de l'après-midi !

BOURDIN. — Se barber ! Cette petite est d'une espièglerie ! (*Il fredonne le refrain de la chanson.*)

VIEILLARD. — Dites donc, monsieur Bourdin, un petit écarté avant le dîner?

BOURDIN. — Ah non! non, merci; vous m'avez eu d'une belle pièce de 8 francs avant-hier.

VIEILLARD. — Ah! ces nouveaux riches, ce qu'ils sont râleurs!

CORNIVÈS. — Ce que vous êtes joueur! Mais il n'y a rien à faire avec lui, vous ne l'aurez pas.

Sortent Geneviève et le vicomte au fond à droite, Bourdin par la porte de droite, 2e plan.

SCÈNE III

VIEILLARD, CORNIVÈS.

VIEILLARD, *sec, à Cornivès.* — Ah! pendant que j'y pense, il faut que je vous remercie, vous!

CORNIVÈS. — De quoi?

VIEILLARD. — D'aller raconter à Mme Bourdin que je débine sa pendule. C'est vraiment très malin!

CORNIVÈS. — V'là-t-il pas une belle affaire!

VIEILLARD, *agressif.* — Il ne faudrait pas me prendre pour un imbécile, vous savez!

CORNIVÈS. — Ne vous emballez pas... mon Dieu!

VIEILLARD. — Je ne m'emballe pas; mais c'est une plaisanterie que je n'apprécie pas. En tout cas, moi je suis plus chic que vous! Qu'est-ce que vous diriez si j'allais raconter aux Bourdin les bruits qui courent sur votre compte au Ravitaillement?

CORNIVÈS, *inquiet.* — Ah! il court des bruits sur mon compte?

VIEILLARD. — Plutôt... On raconte que vous êtes très gêné...

CORNIVÈS, *avec un tressaillement.* — Vraiment ? (*Se ressaisissant.*) Des blagues ! Des galéjades : en ce moment, tous mes capitaux sont engagés !

VIEILLARD. — On ajoute qu'ils le sont même assez mal.

CORNIVÈS. — Ah ! des racontars, mon cher, tout ça, des racontars stupides ; s'il fallait les accueillir, on n'en finirait pas ! Qu'est-ce qu'on ne dit pas de vous, par exemple !

VIEILLARD. — Qu'est-ce qu'on dit de moi ?

CORNIVÈS. — Des choses... ridicules, vous pensez bien.

VIEILLARD. — Je ne tiens pas à les connaître.

CORNIVÈS. — Et vous avez raison... On dit que, si vous êtes myope, vous avez, en revanche, le sens du toucher développé d'une façon extrêmement curieuse.

VIEILLARD. — Quoi ? quoi ?

CORNIVÈS. — C'est ce qui expliquerait que, quand vous jouez à l'écarté, vous retournez si facilement le roi...

VIEILLARD. — Oh !

CORNIVÈS, *narquois.* — Croyez-vous qu'on est méchant, hein, tout de même ! Et je ne vous dis pas tout !...

VIEILLARD. — Ça me suffit.

CORNIVÈS. — Je comprends ça... On ajoute que vous auriez eu deux ou trois histoires, jadis, dans les cercles, et que quand, tout dernièrement, vous avez demandé votre mise à la réforme, à cause de vos yeux, on n'a fait aucune difficulté pour vous la donner.

VIEILLARD. — Oh ! mais savez-vous bien que c'est abominable !

CORNIVÈS. — C'est ce que je vous disais, mon cher : des racontars tout ça, des racontars stupides !

VIEILLARD. — Vous ne les croyez pas, au moins ?

CORNIVÈS. — Pas plus que vous ne croyez ceux que l'on fait sur moi. (*Un silence.*) Dites donc...

VIEILLARD. — Quoi ?

CORNIVÈS. — Vous me l'apprendrez le truc pour retourner le roi... (*Voyant la mine vexée de Vieillard.*) Je plaisante. Sérieusement, si j'avais su que cette histoire de la pendule pouvait vous désobliger, soyez sûr que je n'en aurais rien dit.

VIEILLARD. — Vous comprenez, mon cher, j'ai des projets pour la réussite desquels il faut que je reste très bien avec Mme Bourdin.

CORNIVÈS. — Tiens... tiens !... Je m'en serais douté.

Il fredonne.

Pour avoir la fille,
Quand elle est gentille,
C'est à la maman...

Eh bien, mais vous ne vous embêteriez pas : jolie fille, jolie dot !... Seulement, voilà, vous avez un concurrent.

VIEILLARD. — Qui ?

CORNIVÈS. — Bibi.

VIEILLARD. — Qui ça, Bibi?

CORNIVÈS. — Moi.

VIEILLARD, *stupéfait*. — Ça, alors !

CORNIVÈS. — Qu'est-ce qu'il y a de si extraordinaire à cela ?

VIEILLARD. — Eh bien... je suis un peu surpris, voilà tout... je ne m'y attendais pas.

CORNIVÈS. — Je veux faire une fin ! Et maintenant que j'ai joué, avec vous, cartes sur table, j'espère que nous n'allons pas nous tirer dans les jambes... D'ailleurs, nous aurions tort. Nous avons autre chose à faire. Vous connaissez la fable : « Les trois voleurs et l'âne. » (*Il lui frappe familièrement sur l'épaule, et, à son geste d'ignorance*)... Enfin, quelque chose comme ça : ils se disputent, ils se battent, quand... (*A ce moment, on voit Geneviève qui monte*

escalier du fond, suivie par le vicomte auquel elle sourit.

Arrive un troisième larron
Qui saisit maître Aliboron!

(*Désignant du geste le vicomte.*) Vous le connaissez, n'est-ce pas, le troisième larron?

VIEILLARD, *haussant les épaules.* — Ça n'est que de la camaraderie, je ne crois pas qu'il lui fasse la cour!

CORNIVÈS. — Moi, je sais ce que je dis : il n'a pas l'air d'y toucher, mais c'est un intrigant de la première espèce. Aussi, méfions-nous; la première chose à faire, c'est d'essayer de nous en débarrasser.

VIEILLARD. — Comment?

CORNIVÈS. — Je trouverai bien un moyen, allez!

Entre Bourdin, 2e plan droite.

SCÈNE IV

VIEILLARD, CORNIVÈS, BOURDIN, puis LE VICOMTE et Mme BOURDIN.

BOURDIN. — Ah! voilà le courrier. (*Appelant son secrétaire.*) Vicomte, vicomte! (*Entre celui-ci, descendant vivement l'escalier.*) Voilà le courrier, voulez-vous voir?

CORNIVÈS, *faisant le geste de partir.* — On va te laisser le lire avec ton secrétaire.

BOURDIN. — Vous ne me dérangez pas.

CORNIVÈS. — Mais si, mon vieux!

BOURDIN, *ouvrant la porte 1er plan, et appelant.* — Emerantine? Le courrier!...

Entre Mme Bourdin.

VIEILLARD, *pendant ce temps.* — Dites donc, Cornivès, un petit écarté?

CORNIVÈS. — Ah non! mon vieux, pas à moi!

Ils sortent par le fond.

SCÈNE V

BOURDIN, Mme BOURDIN, LE VICOMTE, puis JEAN.

BOURDIN. — Qu'est-ce qu'il y a de neuf?

LE VICOMTE, *décachetant les lettres.* — Pas grand'chose. (*Il en lit une.*) « Vieux bandit... On sait comment tu as fait ta fortune, tu devrais rougir... »

BOURDIN. — Ça recommence! (*A sa femme.*) Voilà deux journaux de modes pour toi.

LE VICOMTE, *ouvrant une autre lettre.* — « Vieux voleur... »

BOURDIN, *à sa femme.* — Tu entends?

Mme BOURDIN, *haussant les épaules.* — Mais oui, c'est toujours la même chose!

LE VICOMTE, *lisant.* — « Tu verras que tu la rendras, l'argent. »

Mme BOURDIN, *vivement.* — Jamais de la vie! Ah non! je ne la rendrai pas!.. C'est tout?

BOURDIN. — Ça ne te suffit pas?

LE VICOMTE, *ouvrant une autre lettre.* — Je crois que nous avons terminé avec les anonymes pour aujourd'hui... Ça, c'est un fermier qui sollicite un délai...

Mme BOURDIN, *vivement.* — Non, non! impossible!

BOURDIN. — Pourtant, il faut voir.

Mme BOURDIN. — Nous n'avons jamais donné à crédit : nous ne commencerons pas aujourd'hui!

BOURDIN, *pour l'apaiser.* — Bon, bon!

LE VICOMTE, *continuant.* — Une demande de secours.

Mme BOURDIN. — De qui?

LE VICOMTE. — Une mère de six enfants.

BOURDIN, *apitoyé*. — Pauvre femme!

Mme BOURDIN. — C'est de sa faute. Est-ce qu'on se met dans ce cas-là?

LE VICOMTE. — On pourrait peut-être lui envoyer quelque chose?

Mme BOURDIN, *brusque*. — Non, non, au panier!

BOURDIN. — Eh bien, au panier... (*Au vicomte.*) Donnez... (*Il la glisse dans sa poche, en cachette de sa femme*).

Mme BOURDIN, *à son mari*. — A propos, tu sais que nous avons demain soir le sous-préfet et le député à dîner.

BOURDIN. — Je te jure que je le sais? (*Les bras au ciel.*) Qu'est-ce qu'on va encore manger?

Mme BOURDIN. — Mais il y aura un très bon dîner!

BOURDIN. — Ah oui! Des choses compliquées, qui ont des noms impossibles et qui font mal à l'estomac.

Mme BOURDIN. — Pour se créer des relations, il faut pourtant bien recevoir?

BOURDIN. — Tu appelles ça recevoir, toi? Moi, j'appelle ça donner! Ah! pour le dîner, il faudra dire au valet de chambre de racheter des cigares... puisqu'on leur fournit aussi de quoi fumer. (*Il sonne.*) Ça, d'ailleurs, ça m'est égal... Si encore on avait sa tranquillité... Mais c'est l'un, c'est l'autre, ça n'en finit pas. (*A ce moment entre Jean, auquel Bourdin tourne le dos.*) Enfin, tâche, tout de même, de trouver un jour pour le pot-au-feu. Il y a justement dans le potager des carottes superbes; elles valent bien 25 sous la botte, l'une dans l'autre!

JEAN, *à part*. — Épicier, va! (*Haut.*) Monsieur a sonné?

BOURDIN, *se retournant*. — Ah! dites-moi, Jean, pensez donc à acheter des cigares.

JEAN. — Quelle marque?

BOURDIN. — Eh bien, mais la marque... demi-londrès.

JEAN, *dédaigneux*. — Des demi-londrès? Monsieur veut dire des cigares à 15 ou 20 sous?

Mme BOURDIN, *vivement.* — C'est ça!

JEAN. — Bien, madame. (*En partant, à part.*) Et dire qu'il faut servir ça...

Mme BOURDIN, *le rappelant.* — Jean, dites donc à la cuisinière de venir me parler et d'apporter son livre de comptes.

JEAN, *à part, en sortant, très digne.* — Qu'est-ce qu'on attend pour leur foutre de nouveaux impôts!

Mme BOURDIN, *qui regarde le valet de chambre au moment où il sort.* — Regardez-le marcher! Il m'agace, il a toujours l'air de se moquer du monde!

LE VICOMTE, *à Bourdin.* — Voulez-vous me permettre? C'est que... voyez-vous, il y a des choses, tout de même, auxquelles vous ne pensez pas, — on ne peut pas penser à tout — mais, dans votre situation, des cigares à cinq sous... ça paraît drôle, surtout quand on donne un dîner dans un château comme celui-ci. Dans ce cas-là, on prend des havanes dans les 3 francs, 2 fr. 50.

BOURDIN. — Des cigares à 2 fr. 50? la douzaine?

LE VICOMTE. — Non, pièce.

Mme BOURDIN. — Il y a donc des gens qui en fument?

BOURDIN. — Il faut qu'ils soient bigrement riches!

LE VICOMTE. — Ce ne sont pas les plus riches qui en fument le plus.

BOURDIN. — 2 fr. 50!... C'est donc ça qu'il *ironait* en me regardant.

Mme BOURDIN. — Ça t'apprendra à prendre, comme valet de chambre, un gaillard qui nous a connus dans l'épicerie.

BOURDIN. — Je l'ai gardé quand tu m'as fait acheter ce château, parce qu'il était depuis dix ans au service du précédent propriétaire : c'est une garantie.

Mme BOURDIN. — En attendant, il ne perd pas une occasion de se payer notre tête! Si tu l'avais vu tout à l'heure

quand tu parlais des carottes à 25 sous la botte l'une dans l'autre!

BOURDIN. — Il sait bien que nous en avons vendu.

Mme BOURDIN. — Il devrait l'oublier plus souvent.

Entre, 2e plan droite, Mme Pigelet, en tablier blanc.

SCÈNE VI

BOURDIN, Mme BOURDIN, LE VICOMTE, Mme PIGELET.

Mme PIGELET. — Madame m'a fait demander?

BOURDIN, *ravi*. — Ah! voilà cette bonne Madame Pigelet!... Comment ça va-t-il, madame Pigelet? Il me semble qu'il y a un siècle que je vous ai vue!...

Mme PIGELET. — C'est que je ne quitte pas beaucoup ma cuisine.

BOURDIN. — Et votre fils, qu'est-ce qu'il devient?

Mme PIGELET. — Je vous remercie, monsieur; il m'écrit qu'il ne va pas mal.

BOURDIN. — Allons, tant mieux!

Mme BOURDIN, *d'un ton coupant*. — Dites donc, Joséphine...

Mme PIGELET. — Madame Bourdin?

Mme BOURDIN. — Ma fille, il faudra vous arranger pour varier vos desserts. Je vous ai acheté un livre : « *Cent manières de préparer les entremets* », c'est pour le consulter.

Mme PIGELET. — Ça m'est impossible, madame.

Mme BOURDIN. — Comment! ça vous est impossible?

Mme PIGELET. — Je ne sais pas lire!

Mme BOURDIN. — Par exemple!

BOURDIN. — Ne vous frappez pas, ma bonne madame Pigelet; ça n'a, au fond, pas d'importance. Pourvu que votre cuisine soit bonne, c'est le principal!

Mme PIGELET. — C'est tout ce que Madame avait à me dire?

Mme BOURDIN. — Non; donnez-moi votre livre de comptes. (*Mme Pigelet lui donne le livre.*) Mais, au fait, comment vous y prenez-vous pour tenir vos comptes, puisque vous ne savez pas lire?

Mme PIGELET. — Madame, je ne sais pas lire, mais je sais écrire.

Mme BOURDIN, *sèche.* — C'est bien, allez!

Au moment où Mme Pigelet va sortir, Bourdin, qui a pris dans son portefeuille un billet de banque, le lui glisse discrètement, sans que sa femme s'en aperçoive.

BOURDIN, *bas à Mme Pigelet.* — Au revoir, ma bonne madame Pigelet... Tenez, vous enverrez ça à votre fiston.

Mme PIGELET, *bas.* — Oh! merci bien, monsieur.

BOURDIN, *bas.* — C'est entre nous, vous savez!

Sort Mme Pigelet.

SCÈNE VII

BOURDIN, Mme BOURDIN, LE VICOMTE, puis JEAN.

Mme BOURDIN, *à son mari.* — Enfin, voyons, tu n'as pas fini d'appeler Joséphine : ma bonne madame Pigelet ?

BOURDIN. — C'est malgré moi; elle m'est sympathique. Je l'ai toujours connue sous ce nom-là.

Mme BOURDIN. — Ce n'est pas une raison pour être à tu et à toi avec elle. (*L'imitant.*) « Et comment ça va, madame Pigelet? Et votre fils, madame Pigelet? » Enfin, nous ne sommes plus dans la même situation qu'autrefois! (*Elle pose le livre de comptes sur le guéridon.*)

Entre Jean avec une lettre sur un plateau.

BOURDIN. — Qu'est-ce que c'est?

JEAN. — C'est une lettre que je viens de trouver dans a boîte; on l'a apportée depuis l'arrivée du courrier, car le n'était pas dedans tout à l'heure.

BOURDIN. — Qui l'a apportée?

JEAN. — Je ne sais pas : je n'ai pas vu le porteur. (*Pendant que le vicomte ouvre la lettre, fausse sortie du valet de chambre.*)

BOURDIN. — Tenez, vicomte, voulez-vous jeter un coup d'œil? (*A part, au valet de chambre, après avoir passé la lettre au vicomte.*) Ah! pour les cigares, prenez-les non 15 sous, comme je le disais tout à l'heure pour amuser mon secrétaire... (*Sourire ironique du valet de chambre.*) mais dans les 4 francs pièce, enfin ce qu'il y a de mieux!

JEAN. — Bien, monsieur. (*A part.*) Penses-tu que ça prend!

BOURDIN, *bon enfant.* — Allez, mon ami!

JEAN, *en sortant, à part.* — Mon ami... Non mais tu ne m'as pas regardé!

BOURDIN. — Qu'est-ce que c'est que cette lettre?

LE VICOMTE. — C'est très curieux : elle est écrite avec des caractères découpés dans un journal.

BOURDIN. — En voilà un qui ne veut pas se compromettre.

LE VICOMTE, *lisant.* — « Monsieur... »

BOURDIN. — Au moins, il est poli, celui-là!

LE VICOMTE, *lisant.* — « Vous êtes arrivé à la fortune par des moyens malhonnêtes. (*Cornivès entre sur ces mots.*) Il convient que l'argent que vous avez ainsi amassé rentre dans la circulation. A partir de la réception de la présente, une bande de justiciers organisés se chargera de ce soin, quoi que vous fassiez pour l'en empêcher. Vous reconnaîtrez bientôt la signature de :

« LA BANDE DES MÉGOTS. »

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CORNIVÈS, puis GENEVIEVE.

BOURDIN. — La bande des Mégots?

CORNIVÈS. — Vous passez votre temps à lire des romans policiers, maintenant?

BOURDIN. — Tu en as de bonnes, toi! Ce n'est pas un roman, c'est une lettre de menaces.

CORNIVÈS. — Préviens la police.

BOURDIN. — C'est ça; on mettra des agents plein la maison; je me donnerai des tracas de toutes sortes, et on ne découvrira rien, naturellement. Ah! il ne manquait plus que ça! Je commence à le prendre en grippe, ce château... où je reçois des lettres dans lesquelles on me traite de vieille crapule et de vieux bandit. D'abord, il est trop grand pour moi, trop vaste, trop haut de plafond. L'automne, ça doit y être d'une humidité! (*A sa femme.*) Ah! je te garantis qu'il y a des jours où je les regrette, le magasin, les clients et toute ma petite vie d'autrefois, ma partie avec les copains au café du Commerce où, quand j'avais gagné une tournée à la manille parlée, le roi n'était pas mon cousin!

CORNIVÈS, *en riant.* — Tu peux toujours racheter un fonds.

BOURDIN. — Je te conseille de blaguer.

CORNIVÈS. — Vous allez voir que, tout à l'heure, il va m'attraper parce que j'ai eu l'imprudence de lui faire gagner de l'argent! Calme-toi, mon vieux... Tu n'es pas près de la voir, la bande des Mégots!

Mme BOURDIN, *très inquiète.* — La bande des Mégots! Pourquoi, mégots? Qu'est-ce que c'est que ça, des mégots!

LE VICOMTE. — Des bouts de cigarettes...

CORNIVÈS. — Ou de cigares...

BOURDIN. — Cigare ou cigarettes... mais c'est toujours bande.

GENEVIÈVE, *descendant l'escalier et entrant du fond.* — pa !

BOURDIN. — Hein?

GENEVIÈVE. — Est-ce qu'il est fini, le courrier?

BOURDIN. — Je l'espère, il y en a assez comme ça pour jourd'hui.

GENEVIÈVE. — Alors, tu permets que le vicomte vienne ec moi?

BOURDIN. — Mais oui ! mais oui, mon enfant !

LE VICOMTE. — Vous avez besoin de moi, mademoiselle?

GENEVIÈVE. — Oui, c'est pour m'aider à grimper dans pommier.

LE VICOMTE. — Dans le pommier, ça c'est amusant!

Ils sortent tous les deux au fond, allant, à droite, vers le parc.

SCÈNE IX

BOURDIN, Mme BOURDIN, CORNIVÈS.

BOURDIN, *songeur.* — La bande des Mégots!

CORNIVÈS. — N'y pense plus, à ta bande ! Nous voilà uls, enfin seuls ! On est rarement seuls, dans les châteaux. *près un temps, très vite, comme s'il prenait un grand rti.*) Mes chers amis, voulez-vous me permettre de vous rler d'un sujet qui me tient au cœur depuis déjà quelque mps?

BOURDIN, *appuyé debout, de face, à la cheminée, masque mplètement la console sur laquelle est placée la petite ndule.* Mon Dieu! qu'est-ce que tu vas nous dire?

CORNIVÈS. — C'est très simple : j'aime votre fille et je désire très vivement l'épouser.

BOURDIN. — En voilà une histoire !

Mme BOURDIN, *embarrassée.* — Nous sommes très flattés.

CORNIVÈS. — Je pense bien ! (*Se reprenant.*) Je veux dire que c'est moi qui suis très heureux. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'aucun sentiment intéressé n'inspire ma démarche.

BOURDIN. — Voyons !

Mme BOURDIN. — Vous plaisantez, monsieur Cornivès.

CORNIVÈS. — Votre fille a de belles espérances ; mais je lui apporte une fortune au moins égale à celle dont elle jouira (*A Bourdin*) à ta mort.

BOURDIN, *protestant.* — Dis donc... dis donc.

CORNIVÈS, *à Bourdin.* — Non, mais c'est pour t'expliquer. Maintenant, pensez-vous que Mlle Geneviève voie ce projet d'un bon œil ?

BOURDIN. — Pourquoi pas ?

Mme BOURDIN. — Il n'est pas fait pour nous déplaire, loin de là.

BOURDIN. — A nous, c'est entendu. Mais, c'est qu'avec elle on ne sait jamais : elle a, peut-être, d'autres idées en tête.

Mme BOURDIN. — Comptez sur moi. Je tâcherai de trouver un moment dans la soirée pour lui en dire deux mots.

CORNIVÈS. — Merci mille fois.

BOURDIN. — Et maintenant, si on prenait un verre de porto !

CORNIVÈS. — Volontiers.

BOURDIN, *quittant la place qu'il occupait devant la console (le public peut constater que la petite pendule a disparu).* — Je vais t'offrir ça à la cave.

Mme BOURDIN, *s'assoit au guéridon.* — En voilà une idée !

BOURDIN, *à sa femme.* — Mais si : je veux lui montrer la ve. (*A Cornivès.*) Tu vas voir ça! Tu ne le croiras nais ; eh bien, mon vieux, je m'y trouve mieux qu'au on.

Mme BOURDIN, *qui, depuis un moment, examine le livre de nptes de Mme Pigelet.* — Epicier, va!

BOURDIN, *à Cornivès.* — Eh bien oui, ça me rappelle le gasin et le temps où je mettais mon vin en bouteilles i-même. Ici, je n'ose plus; je ne fais que les petits rrages : le porto, les vins de dessert, la fine... enfin, de oi m'occuper un peu.

Mme BOURDIN, *le livre de comptes à la main.* — Ça, c'est p fort!

BOURDIN. — Qu'est-ce qui est trop fort?

Mme BOURDIN. — Le livre de comptes de Mme Pigelet, ton amie Mme Pigelet!

BOURDIN. — Son livre de comptes, eh bien?

Mme BOURDIN. — Ah oui, elle sait écrire! Elle écrit me avec une fourchette... Il y a un coulage ici!... Je s lui dire deux mots. (*Elle sort, à droite 1er plan.*)

CORNIVÈS. — Elle fait danser l'anse du panier, avec une bonne tête?

BOURDIN. — Mais non, mais non. Viens voir ma cave, ... (*Au vicomte entrant du fond, par la droite.*) Vicomte, iez donc voir ma cave? (*Sur un geste du vicomte.*) Ah! , c'est vrai, vous la connaissez... (*Ils sortent, à droite plan.*)

SCÈNE X

LE VICOMTE, puis GENEVIÈVE

LE VICOMTE, *souriant, mais sans ironie.* — Je la connais, effet, sa cave. Il me la fait visiter deux fois par jour.

GENEVIÈVE *entre, venant du parc.* — Eh bien, je vous retiens, vous. Pour cueillir les pommes, vous n'avez pas votre pareil : vous êtes d'une maladresse!...

LE VICOMTE. — Mais, mademoiselle, on n'y voit plus. Et puis, j'aime mieux vous dire que, monter dans les arbres avec cette malheureuse maladie de cœur, ça n'est pas très commode.

GENEVIÈVE. — Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit? C'est vrai que j'aurais dû y penser. Alors, ça ne va pas mieux?

LE VICOMTE. — Oh! vous savez... on a toujours le cœur un peu malade.

Le soir tombe de plus en plus.

GENEVIÈVE, *très gentiment.* — Vous pensez à votre « chez vous »?

LE VICOMTE. — Ah oui, j'y pense souvent, à ce que j'avais là-bas!

GENEVIÈVE. — Je vous plains, vous savez.

LE VICOMTE, *un peu vivement.* — Je ne veux pas que vous me plaigniez, d'abord.

GENEVIÈVE. — Ne vous fâchez pas.

LE VICOMTE. — Non, parce qu'il y en a d'autres comme moi! Mon Dieu, plus tard, je tâcherai de réunir ce que j'aurai retrouvé du domaine familial, et je restaurerai, si je puis. Je n'ai pas d'ambition; mes goûts sont modestes, malgré mon monocle, et l'argent des autres me fait un peu peur. Ah! l'argent, voyez-vous, mademoiselle, ça empêche souvent bien des choses.

GENEVIÈVE. — Pourquoi dites-vous cela?

LE VICOMTE. — Parce que...

GENEVIÈVE, *moitié comme à elle-même, moitié au vicomte, avec un énervement involontaire.* — Vous n'allez tout de même pas me laisser, comme ça, sans lumière avec vous! Allumez, n'est-ce pas, allumez!

LE VICOMTE, *allumant.* — Qu'est-ce que vous avez, mademoiselle?

GENEVIÈVE, *même jeu.* — Je n'ai rien...Ça ne vous garde pas, d'abord. Et puis, qu'est-ce que ça peut vous re, ce que j'ai?

Elle sort vivement par le fond, à droite.

LE VICOMTE, *seul.* — Quelle drôle de petite bonne femme!

SCÈNE XI

LE VICOMTE, Mme BOURDIN, puis BOURDIN et CORNIVÈS

Mme BOURDIN, *entrant de droite.* — Ah! vous êtes là, nsieur de Romanèche?

LE VICOMTE. — Mais oui, madame.

Mme BOURDIN. — Geneviève n'est pas rentrée?

LE VICOMTE. — Si, madame. Elle est rentrée avec moi, elle vient de sortir, par là. (*Il désigne le fond.*)

Mme BOURDIN. — A cette heure-ci?

LE VICOMTE. — Elle ne se plaît que dans le parc.

Mme BOURDIN. — Elle exagère... Car, enfin, il est au ins... Quelle heure est-il, exactement? (*Elle regarde chinalement la pendule.*) Tiens, où est donc la pendule?

Elle constate que la pendule n'est plus sur la commode.

LE VICOMTE. — Quelle pendule?

Mme BOURDIN. — Ma petite pendule Louis XVI qui était sur la console.

LE VICOMTE. — Mais c'est vrai; elle n'y est plus! Pourt, elle était encore là, il n'y a qu'un instant: je l'ai vue ant de sortir.

Mme BOURDIN. — Vous êtes sûr?

LE VICOMTE. — Très sûr, madame.

Rentrent, de droite, Bourdin et Cornivès.

BOURDIN. — Qu'est-ce qu'il y a?

Mme BOURDIN, *émotionnée.* — La pendule a disparu; tu is bien, ma petite pendule Louis XVI!...

LE VICOMTE, *trouvant un bout de cigare sur la console.* — l y est!

Mme BOURDIN. — Quoi ?

LE VICOMTE. — Un bout de cigare !...

BOURDIN. — Un mégot ! Il n'y a pas à chercher : c'est la bande et sa signature.

Mme BOURDIN, *criant.* — Ma pendule ! Il faut retrouver ma pendule, ou ça ne se passera pas comme ça !

BOURDIN, *criant.* — Du calme ! je t'en prie, du calme ! Ne nous affolons pas !

CORNIVÈS. — J'avoue qu'il y a pourtant de quoi s'affoler.

Mme BOURDIN. — Ce doit être une gaminerie de Geneviève !

BOURDIN. — Pourquoi veux-tu que Geneviève ait emporté cette pendule ?

Mme BOURDIN. — Pour rien, pour s'amuser. Peut-être pour regarder ce qu'il y a dedans. (*Au vicomte.*) Ayez donc la complaisance d'aller la chercher, et dites-lui de venir.

Le vicomte sort au fond.

CORNIVÈS, *à Bourdin pensif.* — A quoi penses-tu ?

BOURDIN. — Je pense que cette fortune, si rapidement gagnée pendant la guerre, doit avoir fait bien des jaloux.

CORNIVÈS. — C'est très normal. L'envie est la rançon de la richesse.

BOURDIN. — Eh bien, non, je commence à croire que les gens qui n'ont pas le sou ne connaissent pas leur bonheur.

SCÈNE XII

Mme BOURDIN, BOURDIN, CORNIVÈS, GENEVIÈVE.

Rentre Geneviève, du fond.

Mme BOURDIN. — Dis-moi où elle est ?

GENEVIÈVE. Quoi ?

Mme BOURDIN. — Ma pendule! Qu'en as-tu fait?

GENEVIÈVE, *avec un geste ironique, sans regarder.* — Elle est là; elle trône sur la console, comme à un étalage!

Mme BOURDIN. — Elle y était, elle n'y est plus.

GENEVIÈVE, *regardant.* — Comment, elle n'y est plus? Comment ça se fait-il?

Mme BOURDIN. — Je n'en sais rien. Enfin, tu ne l'as pas prise?

GENEVIÈVE. — Pourquoi faire?

Mme BOURDIN. — Si tu ne sais pas où elle est, elle a été volée!

GENEVIÈVE. — Je ne sais pas qui vous l'a chipée... En tout cas, c'est quelqu'un qui n'a aucun goût... Moi, je ne la regrette pas.

Elle sort à gauche.

SCÈNE XIII

BOURDIN, Mme BOURDIN, CORNIVÈS, puis JEAN.

BOURDIN. — La pendule disparue!... Le bout de cigare! Pour moi, la bande a passé par là.

CORNIVÈS. — Tu me fais rire, avec ta bande! Une bande, pour emporter un objet qu'un enfant dissimulerait facilement sous son bras!...

Mme BOURDIN. — Mais alors, qui?

CORNIVÈS. — Oui, qui?

Mme BOURDIN, *à son mari.* — Tu ne crois pas que le vicomte...

BOURDIN. — Tu es folle!

Mme BOURDIN. — Qu'est-ce que vous en pensez, monsieur Cornivès?

CORNIVÈS, *ayant l'air de douter.* — C'est très délicat.

BOURDIN. — C'est impossible, voyons ! Un garçon qui a un nom, des propriétés...

CORNIVÈS, *insinuant*. — Assez modestes, je crois. Et puis, il n'y a pas si longtemps qu'il était commis-épicier.

BOURDIN, *l'arrêtant*. — C'est un brave garçon, je te dis.

CORNIVÈS. — On peut être un brave garçon et traverser des circonstances difficiles.

BOURDIN. — Crois-moi, va, soupçonnes-en d'autres !

Mme BOURDIN. — Le valet de chambre, peut-être...

BOURDIN. — Oh ! M. Jean, qui est depuis dix ans ici ? (*Elle sonne.*) Qu'est-ce que tu fais ?

Mme BOURDIN. — Je veux me rendre compte.

BOURDIN. — Je t'en supplie, sois prudente surtout.

Mme BOURDIN. — Tu peux être tranquille.

Entre Jean, 2e plan droite.

Mme BOURDIN, *au valet de chambre*. — Dites-moi, Jean, vous n'avez pas rangé la pendule ?

JEAN. — La pendule ? Quelle pendule ?

Mme BOURDIN. — Vous savez bien, voyons, la pendule, ma petite pendule.

JEAN. — Ah oui, la petite machine... (*Montrant la console.*) qui est là-dessus... Tiens ! elle n'y est plus ! Pourquoi Madame veut-elle que je l'aie rangée ?

Mme BOURDIN. — Vous êtes bien sûr de ne pas l'avoir changée de place ?

JEAN. — Pourquoi faire ? Où l'aurais-je mise ?

Mme BOURDIN, *nette*. — J'imagine que vous devez le savoir.

JEAN. — Comment ? Ah ! je comprends, la pendule a disparu, et Madame me soupçonne.

BOURDIN, *vivement*. — Mais non, mais non !

CORNIVÈS. — Tout le monde sait bien que vous êtes un brave garçon.

JEAN, *à Mme Bourdin.* — Alors, pourquoi m'avez-vous osé des questions à n'en plus finir?

Mme BOURDIN, *vexée.* — Je vous prie de me parler à troisième personne. Vous ne savez pas ce que c'est que troisième personne?

JEAN, *cassant.* — Oh si, madame! C'était l'ancien propriétaire du château!

Mme BOURDIN. — Si vous le regrettez tant que ça, vous avez qu'à vous en aller.

JEAN. — C'est comme Madame voudra.

BOURDIN, *vivement.* — Ce n'est pas ça que Madame veut ire.

JEAN, *à Bourdin.* — Enfin, Monsieur sait qui je suis. Ce 'est pas d'aujourd'hui que nous nous connaissons. Monsieur t moi nous avons assez souvent pris des petits verres nsemble. Ce n'est pas pour le rappeler à Monsieur, mais 'est pour dire à Monsieur qu'il peut bien être sûr qu'il n'a amais trinqué qu'avec un honnête homme.

BOURDIN, *lui tendant la main.* — Mais certainement, mon mi!

JEAN. — Merci, monsieur. (*A part.*) Vieille toupie! (*Il sort, ès digne.*)

Mme BOURDIN. — C'est ça! donne-lui raison, pendant que u y es!

BOURDIN. — Je ne lui donne pas raison ; mais enfin, ois-tu, Émerantine, dans notre situation il faut être ndulgents pour les autres.

Mme BOURDIN. — Nous n'avons besoin de l'indulgence de ersonne : est-ce que le sous-préfet et le député ne doivent as dîner demain à la maison!...

BOURDIN. — Ce n'est peut-être pas suffisant. Voyons, l ne t'est jamais arrivé, certains soirs, de penser que ous avons tout de même vendu un peu trop cher des hoses, qui ne valaient presque rien, à de pauvres bougres ui se faisaient casser la gueule pour nous, hein?

Mme BOURDIN, *méprisante.* — Tu n'étais pas né pour être riche.

BOURDIN. — Peut-être...

Vieillard et le vicomte entrent, du fond.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, VIEILLARD, LE VICOMTE, puis GENEVIÈVE et JEAN.

VIEILLARD. — Qu'est-ce que votre secrétaire vient de m'apprendre à l'instant? On a volé votre pendule?

LE VICOMTE. — Elle n'est pas retrouvée?

Mme BOURDIN. — Non; mais demain, à la première heure, je préviendrai la police.

CORNIVÈS. — Vous avez raison, chère madame. Il ne faut pas avoir l'air de traiter une pareille chose par l'indifférence : on croirait que vous avez peur.

GENEVIÈVE, *entrant de gauche.* — Alors, quoi... on ne mange pas, aujourd'hui? Ce n'est pas une raison parce que la pendule a disparu pour qu'on se passe de dîner.

JEAN, *entrant et annonçant.* — Madame est servie!

GENEVIÈVE. — Ce n'est pas malheureux! (*Tout le monde passe dans la salle à manger. Pendant la sortie, le valet de chambre les regarde passer d'un air narquois.*)

JEAN, *à part.* — Croyez-vous que ça dégote, les nouveaux riches? Ah! ça vous en a, une allure!

Sur la table du salon, bien en évidence, est le sac à main en argent de Mme Bourdin, qu'elle a oublié. Lorsque tout le monde est sorti, le valet de chambre éteint l'électricité dans le salon. Nuit complète. Tout à coup, on aperçoit une ombre, on entend le petit coup sec de quelque chose qu'on arrache, puis le silence.

SCÈNE XV

Mme BOURDIN, puis BOURDIN, GENEVIÈVE, CORNIVÈS, VIEILLARD, puis JEAN.

Mme BOURDIN, *rentrant presque immédiatement et rallumant l'électricité.* — Mon sac... où est mon sac? Ce n'est pas le moment de l'oublier : il prendrait le même chemin que la pendule. Ah! le voilà! (*Elle constate tout à coup la disparition de la grande tapisserie qui ornait un panneau et pousse un grand cri.*) Ah! (*Elle se précipite vers la porte de la salle à manger.*) Au secours!

BOURDIN, *entrant le premier, suivi de tous.* — Qu'est-ce qu'il y a?

Mme BOURDIN, *montrant le panneau vide.* — Regardez.

TOUS. — Oh!!!

BOURDIN. — On a volé la tapisserie.

GENEVIÈVE. — Ça, alors, c'est épatant!

Mme BOURDIN. — Pensez donc, Monsieur Cornivès, une tapisserie de 50.000 francs!

BOURDIN. — Et il paraît, qu'à ce prix-là, j'avais fait une très bonne opération. Elle est d'époque.

CORNIVÈS. — De quelle époque, déjà?

BOURDIN. — Je ne sais pas, mais elle en est.

VIEILLARD. — Elle est du dix-septième.

GENEVIÈVE. — Elle est même mangée aux vers.

BOURDIN. — C'est ce qui en faisait la valeur.

CORNIVÈS. — Enfin, voyons, comment le vol a-t-il pu s'accomplir?

BOURDIN, *ne sachant que dire.* — Le château est peut-être hanté.

Mme BOURDIN, *haussant les épaules.* — Hanté! Ecoutez-moi ça! Hanté ou pas, je vous jure qu'on la trouvera, cette tapisserie. Toi, Bourdin, au lieu de rester là comme un gros imbécile, va dire au chauffeur de préparer l'auto.

BOURDIN. — Pourquoi faire?

Mme BOURDIN. — Pour aller chercher le commissaire.

BOURDIN. — Ce soir?

Mme BOURDIN. — Tout de suite : tu vas venir avec moi, nous le ramènerons! Et dépêche-toi! (*Il sort, au fond.*)

CORNIVÈS. — Bravo, madame! Vous êtes vraiment une maîtresse femme.

Mme BOURDIN. — Il faut bien, avec la chiffe que j'ai comme mari. (*Au vicomte.*) Monsieur de Romanèche, voulez-vous aller téléphoner au commissaire de police que je serai à son bureau dans un quart d'heure et qu'il veuille bien m'attendre?

Sort le vicomte, à droite 1er plan.

VIEILLARD. — Et moi, à quoi puis-je vous être utile?

CORNIVÈS. — Té, à rien, parbleu!

VIEILLARD. — Enfin, je suis à votre disposition.

Mme BOURDIN. — Ce serait bien extraordinaire si nous ne finissions pas par mettre la main sur cette bande-là.

CORNIVÈS. — Nous pourrions peut-être déjà demander quelques renseignements au valet de chambre.

Mme BOURDIN. — Vous avez raison. (*Elle sonne.*)

CORNIVÈS. — S'il n'a rien vu, il a peut-être entendu quelque chose.

Paraît le valet de chambre, qui à la vue du panneau vide, pousse une exclamation.

JEAN. — Ça, alors, c'est un peu fort!

Mme BOURDIN. — Oui, Jean, on a volé la tapisserie!

JEAN. — Une si belle tapisserie! Mais elle y était encore quand j'ai éteint l'électricité.

Mme BOURDIN. — Ah ! vous êtes sûr?

JEAN. — Mais oui, madame ! Je suis venu annoncer que le dîner était servi; j'ai attendu que ces messieurs dames soient passés dans la salle à manger, j'ai éteint et je suis parti.

Mme BOURDIN. — C'est bien !

Le valet de chambre sort, à droite 2e plan.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, moins JEAN, LE VICOMTE, BOURDIN.

LE VICOMTE, *rentrant de droite.* — C'est entendu, le commissaire vous attend, madame.

BOURDIN, *entrant en trombe.* — Ah ! mes enfants ! Ça, par exemple, ça commence à devenir extraordinaire.

Mme BOURDIN. — Qu'est-ce qu'il y a encore?

BOURDIN. — Il y a que j'ai le trac... l'auto est démolie... fichue...

Mme BOURDIN. — Le chauffeur a eu un accident?

BOURDIN. — Mais non, vous allez voir : j'arrive à l'auto, le chauffeur n'était pas là, et qu'est-ce que j'aperçois? La voiture dans un état ! La magnéto brisée, les pignons d'engrenage faussés, le réservoir percé ! Enfin, un désastre !...

Mme BOURDIN, *des larmes dans la voix.* — Ce n'est pas possible ! Mon auto ! Ma belle auto, que j'aimais tant, qui épatait toute la ville, que tout le monde me regardait, quand j'étais dedans; qui avait vingt chevaux, et qui avait coûté 50.000 francs !.. La plus belle auto de la région !.. (*A Bourdin.*) Enfin, explique-toi. Comment c'est-il arrivé ?

BOURDIN. — C'est la bande.

Mme BOURDIN. — Encore la bande?

BOURDIN. — C'est vrai, je ne vous ai pas dit : j'ai trouvé leur signature à l'intérieur de l'auto... deux bouts de cigares sur la banquette.

Mme BOURDIN. — Toujours, alors? Ils ont fait ça pour gagner du temps, pour m'empêcher d'aller prévenir le commissaire tout de suite. (*Au vicomte.*) Monsieur de Romanèche, allez lui téléphoner; dites-lui de venir immédiatement et que ce qui se passe ici est abominable. (*Le vicomte sort à droite. A Bourdin.*) En attendant, viens au garage avec moi.

BOURDIN. — Quoi faire?

Mme BOURDIN. — Comment, quoi faire? Mais il faut voir le chauffeur, l'interroger! Il faut savoir à quel moment ça s'est passé. Il me semble pourtant que ça t'intéresse autant que moi!

BOURDIN. — Tu as raison.

GENEVIÈVE, *tapant des mains.* — Une auto sabotée! Oh! je veux voir ça! Je vais avec vous!

Ils sortent tous les trois par le fond.

SCÈNE XVII

CORNIVÈS, VIEILLARD.

CORNIVÈS. — Eh bien, mon cher, qu'est-ce que vous dites de ça?

VIEILLARD. — C'est surprenant... Qui est-ce qui peut bien faire ces coups-là?

CORNIVÈS. — C'est ce que je me demande.

VIEILLARD. — Vous croyez à la bande, vous?

CORNIVÈS. — Non!

VIEILLARD. — Vous soupçonnez quelqu'un?

CORNIVÈS. — Oui. (*Pince-sans-rire*). Vous!

VIEILLARD, *vexé*. — Je ne trouve pas ça drôle, vous avez!

CORNIVÈS. — Et vous avez raison, car les soupçons peuvent tomber sur vous.

VIEILLARD. — Pourquoi sur moi?

CORNIVÈS. — Mais parce que vous êtes joueur, mon cher.

VIEILLARD. — Ce n'est pas une raison.

CORNIVÈS. — Mais si, c'en est une.

VIEILLARD. — Enfin, vous ne me croyez tout de même pas capable de barboter une pendule à des amis parce que je pratique l'écarté de temps en temps?

CORNIVÈS. — Moi? Non : j'ai l'esprit plus large que ça. Mais, ici, vous savez...

VIEILLARD. — Ça m'embête, ce que vous me dites là.

CORNIVÈS. — Je comprends. A votre place, je serais très ennuyé.

VIEILLARD. — Tout de même, il n'y a pas que moi ici.

CORNIVÈS. — Il y a aussi le vicomte.

VIEILLARD. — Mais c'est vrai! Car, enfin, d'où tombe-t-il, celui-là?

CORNIVÈS. — Personne ne le sait. Là-dessus, il raconte ce qu'il veut.

VIEILLARD. — Il ne m'a jamais été qu'à moitié sympathique.

CORNIVÈS. — Sa position dans la maison est évidemment aussi délicate que la vôtre.

VIEILLARD. — Vous me fichez le trac, en me parlant comme ça. Qu'est-ce que vous feriez à ma place?

CORNIVÈS. — Moi?... Il me semble que j'irais faire un petit tour.

VIEILLARD. — Vous croyez? (*Il remonte légèrement.*) Jamais de la vie! En partant, j'avouerai que c'est moi le coupable!

CORNIVÈS. — Ah! c'est vous?

VIEILLARD. — Mais non, ce n'est pas moi! Vous me faites dire des choses! Je voulais vous expliquer que mon départ pourrait faire croire à ma culpabilité.

CORNIVÈS. — Non; car, comme il n'y a pas de raison pour que les vols s'arrêtent, s'ils continuent quand vous ne serez plus là on verra que vous n'y êtes pour rien.

VIEILLARD. — Oui, peut-être... enfin, je verrai!... C'est vraiment très embêtant... Allons donc causer un peu dans le parc...

Ils sortent, en causant, par le fond; le vicomte revient du téléphone, par la droite.

CORNIVÈS, *en sortant, au vicomte.* — Attendez-moi là, je reviens.

SCÈNE XVIII

LE VICOMTE, JEAN.

LE VICOMTE, *sonnant.* — Qu'est-ce que ça peut me faire? (*Au valet de chambre qui entre.*) Jean, savez-vous si le facteur va repasser ce soir?

JEAN. — C'est probable, monsieur.

LE VICOMTE, *assis au guéridon.* — Alors, voulez-vous lui donner cette lettre pour la poste?

Il lui donne une lettre.

JEAN. — Bien, monsieur... (*Il reste, avec un désir manifeste d'engager la conversation.*) Monsieur veut-il m'autoriser à lui demander ce qu'on pense des vols extraordinaires de cet après-midi?

LE VICOMTE. — Je n'en sais rien.

JEAN. — Je me permets de demander respectueusement Monsieur, car Monsieur ne sait peut-être pas qu'un ioment Mme Bourdin avait l'air de me soupçonner d'avoir ris la pendule.

LE VICOMTE. — Mon pauvre Jean!

JEAN. — Oui, monsieur le vicomte. Ah! quel dommage ue Monsieur ne soit pas en situation d'avoir un valet de hambre! J'aurais bien volontiers offert mes services à Monsieur.

LE VICOMTE, *riant.* — Oui, mais voilà!... (*Un temps.*) Vous voulez donc quitter les Bourdin?

JEAN. — Après des histoires pareilles, oui, monsieur! La érité, d'ailleurs, c'est que j'ai eu tort d'entrer à leur ervice : nous ne sommes pas du même monde. Je ne uis resté ici, quand ils ont acheté le château, que parce ue ça m'ennuyait de le quitter; on n'est pas resté dix ns dans une maison comme celle-là sans s'y attacher. Et uis je n'ai pas voulu refuser à M. Bourdin, à cause de nos nciennes relations. Ça m'apprendra à conserver mes istances. Les châteaux sans châtelains — je veux dire ans vrais châtelains comme Monsieur, qui est né, lui, — 'est des boîtes, sauf le respect que je dois à Monsieur.

Entre Cornivès, par le fond.

LE VICOMTE, *pour couper la conversation.* — Bien. Allez porter ma lettre!

JEAN. — Je la mettrai moi-même.

Le valet de chambre sort, à droite, 2e plan.

SCÈNE XIX

LE VICOMTE, CORNIVÈS.

CORNIVÈS. — Je parie qu'il vous racontait son histoire avec Mme Bourdin.

LE VICOMTE. — En effet.

CORNIVÈS. — Elle a eu bien tort de croire un instant que c'était lui le voleur.

LE VICOMTE. — C'est mon avis.

CORNIVÈS. — C'est égal, toutes ces histoires-là, c'est bien ennuyeux.

LE VICOMTE. — C'est surtout très ennuyeux pour les Bourdin.

CORNIVÈS, *presque accusateur.* — Pour d'autres aussi.

LE VICOMTE, *qui le suit de l'œil.* — Vraiment?

CORNIVÈS. — Dame, vous comprenez que, si ce n'est pas le valet de chambre le coupable, c'en est un autre.

LE VICOMTE, *l'air étonné.* — Tiens, mais oui, au fait...

CORNIVÈS, *bon enfant.* — Si je vous dis cela, c'est que je vous porte énormément d'intérêt.

LE VICOMTE, *sec.* — Vraiment? Et à quel taux?

CORNIVÈS. — Voilà! vous êtes toujours agressif avec moi!... C'est comme, tantôt, quand je parlais de ce trust de journaux que je voulais lancer...

LE VICOMTE, *ironique, l'interrompant.* — Je dis ce que je pense...

CORNIVÈS. — J'adore ça... Moi, je suis comme vous, très franc... C'est pour cela que je ne vous cache pas que vous m'êtes sympathique.

LE VICOMTE. — C'est curieux.

CORNIVÈS. — Pourquoi?

LE VICOMTE. — Parce que ça n'est pas précisément réciproque.

CORNIVÈS. — Qu'est-ce que vous voulez, la sympathie ne se commande pas !

LE VICOMTE. — L'antipathie non plus. Enfin, où voulez-vous en venir?

CORNIVÈS. — A vous expliquer pourquoi je suis très ennuyé pour vous.

LE VICOMTE. — Pour moi?

CORNIVÈS. — A cause de tout ce qui se passe ici... ces ndules, ces tapisseries qui disparaissent... Je me dis que, in moment à l'autre, les soupçons peuvent tomber sur us.

LE VICOMTE, *un peu ironique.* — Vous croyez ?

CORNIVÈS. — La police ne va pas tarder à arriver ici et, moment de l'enquête, vous serez fatalement amené à us expliquer sur des points délicats. Vous êtes vicomte, crois ?

LE VICOMTE. — Moi, j'en suis sûr.

CORNIVÈS. — Bien entendu, vous; seulement, s'il fallait prouver, vous seriez peut-être assez embarrassé.

LE VICOMTE, *narquois.* — Evidemment, je ne peux pas me omener avec mon château sur moi. Je n'ai même pas le temps d'emporter des papiers.

CORNIVÈS. — Vous voyez bien ! D'ailleurs, c'est très mple : ou vous êtes homme du monde, ou vous ne l'êtes s. Si vous l'êtes, ces histoires de vols auxquelles vous riez mêlé sont très désagréables ; si vous ne l'êtes pas, me, alors...

LE VICOMTE, *avec une ironie que Cornivès ne perçoit s.* — Je n'aurais pas pensé à tout cela, moi... Je vous mercie. Qu'est-ce que vous me conseillez?

CORNIVÈS. — Il me semble... que j'irais faire un petit ur, et je laisserais les autres se débrouiller.

LE VICOMTE, *toujours ironique.* — C'est vrai, il y a les tres...

CORNIVÈS. — Il y a Vieillard. Sa position dans la maison t aussi délicate que la vôtre : vous comprenez, un ueur...

LE VICOMTE, *même jeu.* — Et puis, enfin, il y a vous...

CORNIVÈS. — Moi, je ne crains rien : je suis un trop eil ami de Bourdin.

LE VICOMTE. — Vous direz ça au commissaire de police quand il vous interrogera.

CORNIVÈS, *surpris*. — Quand il m'interrogera?

LE VICOMTE. — Mais oui, car j'espère bien que tout le monde sera interrogé, et sérieusement. Moi, je lui expliquerai, comme je le pourrai, que je suis de bonne famille. De votre côté, il est probable que vous serez obligé de lui raconter comment, après des débuts difficiles et assez troubles, vous êtes arrivé, dans des conditions assez particulières, à une situation assez brillante.

CORNIVÈS. — Permettez...

LE VICOMTE, *s'arrêtant*. — Je vous dis tout ça en ami. Mais, enfin, il y a un tas de petites choses qui pourraient se retourner contre vous.

CORNIVÈS. — Quoi donc?

LE VICOMTE. — Tenez, par exemple, quand j'ai débuté dans les affaires...

CORNIVÈS. — Dans les affaires?

LE VICOMTE. — Oui, à l'épicerie Bourdin, j'ai su la façon dont vous faisiez la sauce au vin; vous avez un tour de main que le commissaire de police serait certainement très curieux de connaître...

CORNIVÈS, *gêné*. — Des racontars, tout ça!...

LE VICOMTE, *détaché*. — Evidemment! Est-ce que, quand on vous représente comme assez gêné dans vos affaires en ce moment, c'est aussi un racontar?

CORNIVÈS, *anxieux*. — Qui est-ce qui vous a dit ça?

LE VICOMTE, *évasif*. — Tout le monde et personne. Aussi, voulez-vous mon avis?

CORNIVÈS. — Dites toujours.

LE VICOMTE. — Eh bien, moi, à votre place, je me méfierais; et, pour éviter une histoire désagréable... il me semble...

CORNIVÈS. — Qu'est-ce que vous feriez?

LE VICOMTE. — Il me semble... que j'irais faire un petit ır, et je laisserais les autres se débrouiller.

CORNIVÈS. — Vous, vous êtes plus fort que vous n'en avez ir!

LE VICOMTE. — Oh! à côté de vous, monsieur Cornivès, ne suis qu'un enfant.

CORNIVÈS. — Je sais ce que je dis. Aussi, avec vous, je is jouer cartes sur table.

LE VICOMTE. — C'est vous le voleur?

CORNIVÈS. — Eh là! eh là!... eh là!...

LE VICOMTE. — Je croyais...

CORNIVÈS. — Dans notre intérêt commun, il faut que ce it Vieillard le coupable.

LE VICOMTE. — Et s'il ne l'est pas?

CORNIVÈS. — Tant pis; il n'a qu'à ne pas être aussi joueur.

SCÈNE XX

LE VICOMTE, CORNIVÈS, VIEILLARD, Mme BOURDIN, LE COMMISSAIRE, puis BOURDIN, puis GENEVIÈVE.

VIEILLARD, *rentrant du fond, à Cornivès.* — La voiture 'est même pas réparable.

Le commissaire entre, un instant après, avec Mme Bourdin, par le fond.

Mme BOURDIN. — Oui, monsieur le commissaire, on a ıboté mon auto, on a volé une pendule de 5.000 francs t une tapisserie de 50.000 francs dans ce salon... La endule était ici et la tapisserie accrochée là.

LE COMMISSAIRE, *inspectant.* — Parfait!... parfait!...

Mme BOURDIN. — Comment ça... parfait?

LE COMMISSAIRE. — C'est une façon de parler.

BOURDIN, *rentrant aussi du fond, suivi de Geneviève.* — Ah! Monsieur le commissaire!... Tant mieux!... Bonjour!... Comment ça va? Très mal, merci, et vous?... Tenez, voici la lettre que je viens de recevoir.

LE COMMISSAIRE, *lisant.* — « Vieux bandit... ce que nous t'avons volé est à l'abri; fais-en ton deuil. »

Signé : « LA BANDE DES MÉGOTS. »

LE COMMISSAIRE. — Pourquoi vous appelle-t-on « vieux bandit » ?

Mme BOURDIN. — Parce qu'on croit que nous avons gagné malhonnêtement notre argent.

LE COMMISSAIRE, *réfléchissant.* — Parfait... parfait... parfait!... Eh bien... c'est peut-être, en effet, une bande... Mais c'est presque sûrement la manœuvre d'un individu qui, pour dérouter les soupçons, cherche à faire croire à l'existence d'une bande de justiciers... On vole la tapisserie et on sabote l'auto... Parfait!... parfait!... C'est enfantin! J'ouvre mon enquête. (*Il prend son carnet et son crayon.*) Voyons, je connais le personnel du château. Braves gens et compagnie; du reste, ce genre de vol est catalogué. Vous avez beaucoup d'invités en ce moment?

BOURDIN, *montrant Cornivès et Vieillard.* — Mais... il n'y a que ces deux Messieurs.

LE COMMISSAIRE, *désignant le vicomte.* — Et ce jeune homme?

BOURDIN. — C'est mon secrétaire.

GENEVIÈVE, *sautillant.* — Je m'amuse comme une petite folle!

LE COMMISSAIRE. — Voulez-vous me présenter ces Messieurs?

CORNIVÈS. — Mais... pardon...

LE COMMISSAIRE, *un peu sec.* — Vous vous appelez, monsieur?

CORNIVÈS. — Cornivès... Jules.

LE COMMISSAIRE. — Rentier?

CORNIVÈS. — Oui, en gros. Je veux dire: commerçant en gros.

VIEILLARD, *au geste interrogatif du commissaire.* — Et moi, Vieillard...

LE COMMISSAIRE, *croyant que c'est lui-même que Vieillard appelle vieillard, un peu vexé.* — Je parais beaucoup plus que mon âge!

VIEILLARD. — Pardon... Gaston Vieillard, je m'appelle Gaston Vieillard.

LE COMMISSAIRE. — Parfait! Excusez-moi. Et votre profession?

VIEILLARD. — Artiste peintre.

GENEVIÈVE, *gavroche.* — Qu'il dit!...

LE VICOMTE, *au commissaire qui s'est approché de lui.* — Et moi, le secrétaire de la maison.

LE COMMISSAIRE. — Comment vous appelez-vous?

LE VICOMTE, *au commissaire ahuri.* — Antoine, Guy, Anatole, Justinien de Coispel de Prony de Romanèche.

RIDEAU

ACTE III

me décor. Au lever du rideau, le commissaire de police est en cène avec trois gaillards, qu'à leur aspect on devine tout de suite tre des agents de la Sûreté.

SCÈNE I

LE COMMISSAIRE, LES TROIS AGENTS DE LA SURETÉ.

LE COMMISSAIRE. — Votre mission, je vous le répète, est ès délicate. Vous avez affaire ici à des gens du monde; il ut donc exercer votre surveillance d'une façon discrète, ns en avoir l'air, comme si vous étiez vous-mêmes des vités qui flânent dans la propriété. Donc, de la vigilance, ais de la discrétion. Vous vous chargez, bien entendu, acun de votre homme. Vous les avez bien vus; par nséquent, il n'y a pas de confusion possible. (*Au 1er agent.*) ous, vous vous occuperez de Vieillard; (*Au 2e agent.*) us, de Cornivès; (*Au 3e agent.*) et vous du secrétaire. A première alerte, venez me chercher; je ne bouge pas ici ou du parc.

Sortent les trois agents par le fond, deux à droite, un à gauche.

SCÈNE II

LE COMMISSAIRE, Mme BOURDIN, BOURDIN.

Mme BOURDIN, *entrant de gauche.* — Eh bien, monsieur le commissaire, avez-vous quelque chose de nouveau à nous apprendre?

LE COMMISSAIRE. — Ma conviction est faite, madame. L'histoire de la soi-disant **Bande des Mégots** n'est, comme je le pensais, qu'une mise en scène ingénieuse, imaginée pour égarer les soupçons. Il n'y a qu'un coupable, et c'est un familier de la maison.

BOURDIN, *qui vient d'entrer de droite.* — Vous ne prétendez pas pourtant que ce soit mon secrétaire ou l'un de nos deux invités?

LE COMMISSAIRE. — Si, monsieur.

BOURDIN. — Mais ce n'est pas possible, voyons!

Mme BOURDIN, *au commissaire.* — Bourdin a toujours été comme ça; il ne croit pas au mal!

BOURDIN. — Je ne peux pas me faire à l'idée que nous soyons volés par un de ceux que nous connaissons intimement, qui vivent avec nous.

Mme BOURDIN. — Qui veux-tu que ce soit, alors?

LE COMMISSAIRE. — Vous me rappelez les maris trompés, monsieur... (*Mouvement de Bourdin.*) — Ce n'est qu'une simple comparaison, bien entendu. — Ils ne peuvent jamais croire qu'ils doivent leur infortune à un de leurs amis.

Mme BOURDIN. — Mais qui soupçonnez-vous plus particulièrement?

LE COMMISSAIRE. — Là, alors, j'avoue mon embarras... Je ne soupçonne pas plus M. Vieillard que M. Cornivès, et

M. Cornivès que votre secrétaire. Mais je suis sûr que c'est parmi eux que se trouve le coupable.

BOURDIN. — Voyons, monsieur le commissaire, vous n'ignorez pas que mon ami Cornivès et M. Vieillard nous ont demandé, chacun, ces jours-ci, notre fille en mariage!

LE COMMISSAIRE. — Cela m'importe peu, monsieur. Je vous répète que ma conviction est bien établie. J'ajouterai, en ce qui concerne votre voleur, un détail qui a son importance : c'est qu'il ne fume très probablement pas.

BOURDIN. — Mais, alors, que signifie cet éternel bout de cigare?

LE COMMISSAIRE. — Justement! Un fumeur ne serait pas assez naïf pour laisser traîner derrière lui un mégot — puisque mégot il y a — qui pourrait attirer l'attention sur lui.

BOURDIN. — Ce que vous êtes forts, dans la police, tout de même. Je n'aurais jamais trouvé ça, moi!

Mme BOURDIN. — Tu n'as pas besoin de le dire. (*Au commissaire.*) Qu'est-ce que vous pensez de notre secrétaire?

LE COMMISSAIRE. — Je n'ai aucune prévention particulière contre votre secrétaire... et je ne le fais point surveiller plus spécialement que M. Cornivès ou que M. Vieillard.

BOURDIN. — Surveiller?

LE COMMISSAIRE. — C'est indispensable. J'ai demandé à la Sûreté trois agents, qui sont arrivés il y a un instant, un pour chacun de ces messieurs.

BOURDIN, *désolé.* — Qu'est-ce qu'ils vont dire?

LE COMMISSAIRE. — Tranquillisez-vous. Ils font leur métier avec une extrême discrétion.

BOURDIN. — Je vous en prie, car je ne voudrais froisser personne.

Mme BOURDIN. — Tu aimes mieux qu'on te vole des tapisseries de cinquante mille francs!

LE COMMISSAIRE. — D'ailleurs, je pense que la surveillance sera assez courte!

BOURDIN. — Tant mieux, car, quand je pense à tout ça!...

LE COMMISSAIRE, *se levant.* — Vous oublierez vite tous ces petits ennuis devant la satisfaction que vous causera l'arrestation de votre voleur. Venez avec moi, je vais vous faire voir mes trois agents, et vous pourrez juger de leur distinction.

Ils sortent, en causant, par le fond à droite, juste au moment précis où Geneviève entre, avec Cornivès, par le fond à gauche.

SCÈNE III

GENEVIÈVE, CORNIVÈS.

GENEVIÈVE, *désignant le commissaire qui sort avec ses parents.* — La famille et l'autorité!

CORNIVÈS. — Enfin, voyons, quand est-ce que vous me donnerez votre réponse?

GENEVIÈVE. — Je vous l'ai déjà dit : le plus tôt possible!

CORNIVÈS. — A la bonne heure, vous êtes gentille!

GENEVIÈVE. — J'en ai surtout assez de m'entendre répéter tous les jours par ce cher M. Vieillard ou par vous : « Alors, quand?. . Voyons, décidez-vous... » Si vous croyez que c'est drôle!

CORNIVÈS. — Justement, prenez un parti, c'est le cas de le dire. (*Il rit.*) Si j'insiste, c'est que vous m'immobilisez ici, alors que j'ai besoin de partir; car j'ai d'autres affaires en train dont il faut que je m'occupe.

GENEVIÈVE, *ironique.* — Ah! monsieur Cornivès, comme vous savez parler aux jeunes filles!...

CORNIVÈS. — Vous êtes la seule à qui j'aie fait la cour!

GENEVIÈVE. — Quel dommage pour les autres!

CORNIVÈS. — Blaguez, allez ! Blaguez-moi tant que vous oudrez, je suis tranquille : entre Vieillard et moi, vous e pouvez pas hésiter.

GENEVIÈVE. — Pourquoi pas?

CORNIVÈS. — Parce que vous êtes intelligente.

GENEVIÈVE. — Vous trouvez que ce serait une preuve 'intelligence de devenir votre femme?

CORNIVÈS, *convaincu.* — Mais oui. Est-ce que je ne suis as le mari qu'il vous faut?

GENEVIÈVE. — A quel point de vue?

CORNIVÈS. — A énormément de points de vue.

GENEVIÈVE, *ironique.* — Il y a une chose qui me iiffonne.

CORNIVÈS. — Laquelle?

GENEVIÈVE. — C'est la petite différence d'âge qui existe ıtre nous !

CORNIVÈS, *naïvement.* — Vingt ans ; pas plus !...

GENEVIÈVE. — Ça ne vous paraît pas suffisant?

CORNIVÈS. — Ne vous en plaignez pas ! J'aurai de expérience pour deux. Vous, vous avez besoin de ıelqu'un qui connaisse la vie.

GENEVIÈVE. — Je crois que j'ai surtout besoin de quelqu'un ıi m'aime...

CORNIVÈS, *spontané.* — Mais je vous adore, moi !

GENEVIÈVE. — ... et que j'aimerais...

CORNIVÈS. — Eh ! ça viendra avec le mariage !

A ce moment, entre par le fond, à gauche, l'agent de la Sûreté chargé de surveiller Cornivès ; il se tient, impassible, près de la baie.

GENEVIÈVE. — Eh bien, soyez content, là. Ce que vous ıez de me dire m'a décidée.

CORNIVÈS. — J'en étais sûr, parbleu !

GENEVIÈVE. — Oui, je vais vous la donner, votre réponse; vais vous la donner tout à l'heure.

CORNIVÈS. — Quand?

GENEVIÈVE. — Vous attendrez bien que M. Vieillard soit là? Ça l'intéresse aussi.

CORNIVÈS. — Je comprends! Oh! le pôvre! Ça va être un rude coup pour lui! (*S'apercevant de la présence de l'agent, à Geneviève.*) Vous le connaissez, celui-là?

GENEVIÈVE, *regardant.* — Non.

CORNIVÈS. — Etonnez-vous donc, après cela, que l'on vole ici : On y entre comme dans un moulin! Qu'est-ce qu'il a à me regarder tout le temps comme ça?

GENEVIÈVE. — Demandez-le-lui.

CORNIVÈS, *un peu inquiet.* — Vous ne trouvez pas qu'il a un drôle d'air?

GENEVIÈVE, *narquoise.* — Oui, en effet.

CORNIVÈS. — Ça doit être un ami à Bourdin. (*Allant à l'agent.*) Vous demandez M. Bourdin, peut-être? (*L'agent ne répond pas. Revenant à Geneviève.*) Il n'est pas bavard.

Entre Vieillard, premier plan de gauche.

SCÈNE IV

LES MÊMES, VIEILLARD.

VIEILLARD, *en passant devant l'agent.* — Monsieur...

CORNIVÈS, *à Vieillard.* — Gaston?... Vous savez qui c'est, ce particulier-là?

VIEILLARD. — Non.

CORNIVÈS. — Bourdin aurait dû nous prévenir, car c'est très gênant de se trouver avec des gens auxquels on n'a pas été présenté. Tout à l'heure, je lui ai adressé la parole: il ne m'a pas répondu!

VIEILLARD, *conciliant.* — Il n'a pas l'air bien encombrant!

CORNIVÈS. — Et puis, enfin, qu'il soit ce qu'il voudra, ça a pas d'importance... Il y a quelque chose qui nous téresse bien plus que la présence de cet individu.

L'agent qui surveillait Cornivès sort par le fond.

VIEILLARD. — On a encore volé ?

CORNIVÈS. — Pas que je sache... Non, c'est la réponse que le Geneviève doit nous donner.

VIEILLARD. — Enfin ?

GENEVIÈVE, *avec un sourire espiègle, à Cornivès.* — Vous la devinez pas ?

CORNIVÈS, *avec indifférence.* — Un peu...

VIEILLARD. — Et c'est ?

GENEVIÈVE, *à Vieillard.* — C'est non...

CORNIVÈS, *faussement compatissant, à Vieillard.* — Le vre ! (*A Geneviève.*) Ah ! merci, mademoiselle !

GENEVIÈVE, *riant.* — Il n'y a pas de quoi ! A votre ser- e !...

CORNIVÈS. — Comment, il n'y a pas de quoi ! Au mo- nt où, en disant non à ce cher Vieillard, vous faites bonheur de ma vie !

GENEVIÈVE. — Votre bonheur ?... Ah ! mais c'est non pour s les deux !

CORNIVÈS. — C'est impossible, voyons ! Vous aviez promis choisir entre nous deux, et vous ne choisissez personne !

GENEVIÈVE, *pirouettant sur ses talons.* — C'est comme

CORNIVÈS. — Quel coup, coquin de sort ! Quel coup !...

GENEVIÈVE, *faussement apitoyée.* — Vous n'en mourrez , au moins ?

CORNIVÈS. — Si... peut-être... je n'en sais rien. Mais, si n'en meurs pas, je sais que j'en ferai une maladie...

GENEVIÈVE, *montrant Vieillard impassible.* — Soyez ime Vieillard : il souffre en silence, lui !

CORNIVÈS. — En effet, il ne dit rien, mais il n'en pens pas davantage.

VIEILLARD. — Je suis bouleversé... confondu...

GENEVIÈVE. — Vous ne m'en voulez pas trop ?

VIEILLARD, *qui n'est pas sincère.* — Euh ! non !

CORNIVÈS. — Du moment que vous ne tenez pas à vou marier, n'est-ce pas...

GENEVIÈVE. — Mais si, j'y tiens. Mais ni avec vou ni avec Vieillard, voilà tout.

CORNIVÈS. — C'est bien, nous avons compris.

GENEVIÈVE, *les regardant.* — Madame Vieillard.. Madame Cornivès... Ah ! non, pas Madame Cornivès...

Elle sort en riant, au fond.

SCÈNE V

CORNIVÈS, VIEILLARD.

CORNIVÈS, *lorsqu'elle est sortie et ne peut plus entendr* — Qu'est-ce que vous pensez de ça, mon cher ?

VIEILLARD. — Il faudrait peut-être en parler ave Bourdin... J'ai envie de faire faire ma demande par l mère.

CORNIVÈS. — A quoi bon? C'est inutile. Cette peti fille-là est une enfant gâtée qui ne fera que ce qu'el voudra. Et puis, hein, il n'y a pas qu'elle !

VIEILLARD. — Nous en trouverons d'autres...

CORNIVÈS. — Si on allait les chercher?

VIEILLARD. — Où ça ?

CORNIVÈS. — Enfin, si on partait !

VIEILLARD. — Ma foi... c'est vrai.

CORNIVÈS. — Qu'est-ce que nous faisons ici?

VIEILLARD. — Je me le demande... au milieu de gens qui veulent même pas risquer une petite partie de temps temps...

Entre sans bruit, de gauche, l'agent qui surveille Vieillard; il se tient impassible, comme l'avait fait le premier, près de la porte.

CORNIVÈS. — C'est comme moi! Est-ce que je ne serais s mieux à Paris, à m'occuper de mes affaires?

VIEILLARD, *qui s'aperçoit de la présence de l'agent chargé le surveiller, à Cornivès.* — Jules?...

CORNIVÈS. — Qu'es aco?

VIEILLARD. — Qu'est-ce encore que celui-là?

CORNIVÈS. — Probablement un nouvel ami de Bourdin, mme celui qui était ici tout à l'heure. Ils ont un air famille, d'ailleurs! Mais quel air, quelle touche! Regarz-le! Ah! il est chouette! Voilà les relations qu'ils auront quand nous n'y serons plus! Je leur souhaite du plaisir, es deux-là, dans cette maison où tout disparaît comme .r enchantement, entre cet imbécile de Bourdin et une nme revêche qui n'ouvre la bouche que pour parler sa pendule, de son auto, de ses fourrures et de sa tapis-ie... Quand je pense que j'aurais pu l'avoir comme le-mère! (*A Vieillard.*) Vous ne venez pas faire votre lle?

VIEILLARD. — Tout à l'heure.

CORNIVÈS. — Moi, j'y vais. (*Il va au fond et monte rapinent l'escalier.*)

Vieillard, resté avec l'agent, le regarde à la dérobée puis, après une hésitation, va vers lui.

VIEILLARD. — Vous ne vous ennuyez pas? (*Geste évasif de ent.*) Le temps me semble long, à moi... La vie de iteau n'est pas toujours très amusante... Heureusement on arrive, malgré tout, à se créer des distractions! (*A t.*) Il n'a pas l'air bien riche! C'est vrai que ce ne sont toujours ceux qui sont les mieux habillés qui ont le

plus d'argent! (*A la vue de Geneviève et du vicomte qui entrent du fond droite*). Venez donc par ici, nous serons tranquilles pour faire un petit écarté. J'ai une déveine en ce moment...

Il entraîne l'agent et ils sortent à droite, 2e plan.

SCÈNE VI

GENEVIÈVE, LE VICOMTE.

(Le vicomte entre, du parc, suivi de Geneviève.)

GENEVIÈVE. — Vicomte?...

LE VICOMTE. — Mademoiselle?

GENEVIÈVE. — Vous avez l'air de bien mauvaise humeur.

LE VICOMTE, *qui est entré le premier, et, seul, s'est assis au guéridon de gauche.* — Il y a de quoi, je vous le jure... Quand je suis parti tout à l'heure, il y a une grande espèce d'escogriffe qui m'a emboîté le pas et qui ne m'a pas lâché; il avait tout l'air de me filer. Il est revenu de la gare avec moi, et je ne l'ai semé qu'en coupant par le potager.

GENEVIÈVE. — Dieu, que c'est drôle!

LE VICOMTE. — Vous trouvez ça drôle?

GENEVIÈVE. — Mais oui! Mais, vous, vous n'êtes pas romanesque pour deux sous. Moi, c'est fou ce que ça m'amuse ces vraies histoires de brigands, cette atmosphère de mystère dans laquelle nous vivons. Qu'un merle vienne à siffler dans le parc, et c'est un signal de la bande; qu'un meuble craque, c'est quelqu'un qui a marché. Moi, je trouve ça crevant!...

LE VICOMTE. — Ce qu'il y a de moins crevant, c'est la figure que tout le monde fait ici. Depuis ces vols répétés, tout le monde se regarde en chien de faïence; on se soupçonne réciproquement : moi, je commence à en avoir assez

GENEVIÈVE, *gentille.* — Est-ce que, malgré votre humeur, e peux vous demander un conseil?

LE VICOMTE, *plutôt agressif.* — A moi? Lequel?

GENEVIÈVE. — C'est au sujet de mon mariage. J'ai promis M. Vieillard et à M. Cornivès de choisir entre eux, et avoue que je suis assez embarrassée.

LE VICOMTE, *très grincheux.* — Alors, épousez-les tous s deux!...

GENEVIÈVE, *un peu vexée.* — C'est très drôle ce que ous dites là?

LE VICOMTE. — Epousez Vieillard le plus tôt possible, étranglez-le après; il est insignifiant, il est falot, il est n peu ridicule, il joue peut-être trop bien à l'écarté; mais, côté de l'autre, croyez-moi, n'hésitez pas!...

GENEVIÈVE. — Ce n'est pas très encourageant ce que ous dites là... Je ne peux pourtant pas rester vieille fille.

LE VICOMTE, *même jeu.* — Vous n'y resterez pas, vieille le... car il y en aura d'autres : il y aura tous les pro- es-à-rien qui tournent autour des grosses fortunes... Je sais pas comment ça se fait, mais on dirait qu'ils s'y nnent rendez-vous, autour des grosses fortunes, les opres-à-rien... Une grosse fortune, ça épouvante un ave garçon, quand il n'est pas riche. Oh! si vous étiez core dans la petite épicerie de vos parents... Un brave rçon aurait pu venir vous y chercher; il n'aurait pas peur d'entrer... tandis qu'ici... (*Très embarrassé.*) ce est pas la même chose. (*De plus en plus embarrassé, is, soudain, à l'agent qui entre de droite.*) Vous, si vous ntinuez à me suivre comme ça, vous aurez affaire à moi, us entendez! (*Il disparaît par le fond; l'agent le suit.*)

GENEVIÈVE, *le regardant sortir.* — Qu'est-ce qu'il y a?... ne sais pas ce qu'il y a! (*Avec émotion.*) Ou, plutôt ... je sais ce qu'il a... (*Elle sort à gauche.*)

Rentrent presque aussitôt, de droite, premier plan, Bourdin et sa femme. Bourdin est en redingote, pantalon de fantaisie, chapeau haut de forme.

SCÈNE VII

BOURDIN, Mme BOURDIN, puis JEAN, puis LECLÈRE.

Mme BOURDIN. — Je t'assure que tu devrais demander à un des agents de t'accompagner.

BOURDIN. — A quoi bon ?

Mme BOURDIN. — Comment, à quoi bon ? Après tout ce que nous avons traversé il me semble que, quand on va faire un paiement de 50.000 francs, on peut être prudent.

BOURDIN. — Ce n'est pas la peine : je prendrai le train de trois heures, je serai chez le notaire à trois heures vingt et, comme personne ne sait ce que je viens y faire, qu'est-ce que tu veux qu'il m'arrive ? Et puis, j'ai mon revolver... (*Entre le valet de chambre, de droite.*)

JEAN. — Je cherchais justement Monsieur. Il y a là (*Avec un air légèrement méprisant.*) un M. Leclère qui demande Monsieur. Il dit que Monsieur l'attend.

BOURDIN. — En effet. Faites entrer !

Jean introduit l'employé par la droite, et se retire du même côté.

BOURDIN. — Vous avez mes fonds ?

LECLÈRE. — Oui, Monsieur : 50.000 francs. (*Il tire de sa poche une liasse de billets de banque dans une enveloppe.*)

Mme BOURDIN. — Personne ne sait que vous apportez cet argent ? (*Elle compte la liasse.*)

LECLÈRE. — Personne... Vous voyez, je n'ai même pas voulu venir en uniforme : un garçon de recette se remarque trop facilement.

BOURDIN. — Vous avez raison.

Mme BOURDIN. — Vous n'avez rien remarqué de suspect ?

LECLÈRE. — Ah si, madame ! En traversant le parc tout à l'heure, j'ai croisé trois individus qui avaient une mine

peu rassurante. Ils m'ont suivi un instant, mais j'ai pressé le pas et je les ai distancés.

BOURDIN. — Vous êtes sûr?

LECLÈRE. — Très sûr; ils avaient l'air de me guetter. Méfiez-vous quand vous sortirez. (*S'approchant de la baie du fond, et regardant à droite, du côté du parc.*) Tenez, ils sont encore là.

BOURDIN, *à la baie, et riant.* — Ces trois-là? Mais ce sont des agents de la Sûreté!

LECLÈRE. — Des agents de la Sûreté! En ce cas, ils devraient bien prévenir; on ne sait vraiment pas à qui on a affaire... (*Tendant un papier.*) Voilà le reçu, monsieur!

BOURDIN, *le prenant et allant au guéridon.* — Parfaitement. (*Il signe.*)

Mme BOURDIN, *qui a compté les billets.* — C'est exact, le compte y est. (*Bourdin rend le reçu.*)

BOURDIN. — Si vous désirez vous rafraîchir, le valet de chambre vous conduira à l'office.

LECLÈRE. — Avec plaisir, monsieur. (*Saluant.*) Madame. (*Il sort, à droite 2e plan.*)

BOURDIN, *allant à cette porte et appelant.* — Jean, conduisez Monsieur à l'office.

SCÈNE VIII

BOURDIN, Mme BOURDIN, puis GENEVIÈVE.

Mme BOURDIN. — Où vas-tu mettre ces billets?

BOURDIN. — Dans la poche intérieure de ma redingote.

Mme BOURDIN. — Tu crois?

BOURDIN. — Où veux-tu qu'ils soient mieux en sûreté? (*Il les place.*) Et puis, enfin, il n'y a que toi et moi qui sachions où ils sont.

Mme BOURDIN. — C'est vrai! C'est égal, ce qu'il faut en prendre, des précautions! Jusqu'à être obligé de se faire apporter, chez soi, par un garçon de recette, l'argent dont on a besoin! Si tu t'en allais, maintenant?

BOURDIN. — Voyons, voyons, ma bonne... tu ne veux pas me faire attendre trois quarts d'heure à la gare?

Mme BOURDIN. — Reste encore un peu, si tu veux, mais ne garde pas ta redingote déboutonnée... C'est très imprudent.

Bourdin se boutonne.

GENEVIÈVE, *entrant de gauche.* — Comme tu es beau, papa! Tu vas te faire photographier?

BOURDIN. — Non, je vais simplement en ville régler à mon notaire le prix d'une ferme que j'ai achetée la semaine dernière.

GENEVIÈVE. — C'est cher, ça, une ferme?

BOURDIN. — Ça dépend; j'ai payé celle-là 50.000 francs.

GENEVIÈVE, *extasiée.* — 50.000 francs!... Faut-il que tu en aies gagné, de l'argent!

BOURDIN, *simple.* — Mais oui, j'en ai gagné, fillette!

GENEVIÈVE, *avec une sorte de regret.* — Presque trop.

Mme BOURDIN, *s'exclamant.* — Comme si on pouvait gagner trop d'argent!...

GENEVIÈVE. — Je t'assure que...

BOURDIN, *l'interrompant, allant à elle et gentiment.* — Ne dis rien, mon petit. Au fond, tu n'as pas si tort que ça!

Rentre, du fond droite, le commissaire.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE COMMISSAIRE, puis VIEILLARD et CORNIVES, puis LE VICOMTE

LE COMMISSAIRE. — Voilà. Tout va bien à mon bureau; j'ai tout mon après-midi à moi.

GENEVIÈVE, *ironique.* — Et vous venez le passer avec nous ! Vraiment, vous nous comblez, monsieur le commissaire.

LE COMMISSAIRE, *à Geneviève, sans comprendre.* — Ah ! mademoiselle, vous ne pouvez pas vous douter jusqu'à quel point cette affaire me passionne !

GENEVIÈVE. — Mais si, je me l'imagine très bien.

LE COMMISSAIRE. — Songez-donc que, si j'avais la chance de mettre la main sur la bande, je serais assuré d'un avancement exceptionnel.

GENEVIÈVE, *sortant à droite.* — Ah ! quelle barbe, ce commissaire !

LE COMMISSAIRE, *à Bourdin.* — J'ai là une occasion que je ne retrouverai jamais. C'est vous dire si je suis décidé à essayer d'en profiter.

Vieillard et Cornivès apparaissent au haut de l'escalier, qu'ils descendent.

VIEILLARD, *à Cornivès, continuant une conversation.* — ... et annoncez-lui notre départ le plus tôt possible.

CORNIVÈS. — Soyez tranquille.

BOURDIN, *prenant dans sa poche son étui à cigares, et au commissaire.* — Un cigare, cher monsieur ?

LE COMMISSAIRE. — Mais avec plaisir. *(Il en prend un, après quoi Bourdin tend son étui à Cornivès.)* Et toi, Jules ?

CORNIVÈS, *qui en prend un.* — Volontiers ! *(A part.)* C'est toujours ça !...

BOURDIN, *allant à Vieillard.* — Mon cher Vieillard ?

VIEILLARD, *prenant aussi un cigare.* — Mais certainement.

CORNIVÈS, *à Vieillard, lui offrant du feu.* — Un peu de feu, Vieillard ?

VIEILLARD. — Volontiers.

Entre le vicomte, du fond.

BOURDIN, *lui offrant un cigare.* — Et vous, mon cher vicomte ?

LE VICOMTE. — Merci, je ne fume pas.

BOURDIN. — Vraiment?

LE VICOMTE. — Ou, plutôt, je ne fume plus. (*Le commissaire a un mouvement d'attention.*)

Mme BOURDIN. — Tiens, je ne l'avais pas remarqué.

LE VICOMTE. — Je préfère m'abstenir.

LE COMMISSAIRE, *intervenant.* — Et... pourquoi donc?

LE VICOMTE. — A cause de mon cœur.

LE COMMISSAIRE, *narquois.* — C'est plus prudent, en effet... (*D'un ton qui tourne à l'interrogatoire.*) Et... il y a longtemps que vous ne fumez plus?

LE VICOMTE. — Depuis quelques jours : le docteur me l'a interdit. D'ailleurs, tout cela est bien peu intéressant.

LE COMMISSAIRE, *bas, à Mme Bourdin.* — Ça commence à le devenir beaucoup, au contraire.

BOURDIN, *à Cornivès.* — Comment les trouves-tu, ces cigares?

CORNIVÈS. — Excellents.

Mme BOURDIN. — Je crois bien... des cigares à quatre francs pièce!...

CORNIVÈS. — Et d'autant meilleurs que c'est le dernier que je fume ici!

BOURDIN. — Comment ça?

CORNIVÈS. — Oui, je pars ce soir.

Le commissaire se rapproche de Cornivès.

VIEILLARD. — Moi aussi.

BOURDIN. — En voilà, une idée!

Mme BOURDIN. — Vous partez ce soir?

CORNIVÈS. — Je ne suis pas rentier, moi, mon cher! J'ai des affaires importantes qui m'appellent à Paris.

BOURDIN. — Tu as bien le temps!

CORNIVÈS. — Je t'assure que non.

LE COMMISSAIRE. — Mais M. Bourdin a raison : vous pouvez bien attendre un peu, voyons!...

CORNIVÈS. — C'est impossible.

LE COMMISSAIRE. — Trois ou quatre jours, par exemple...

CORNIVÈS. — Pas vingt-quatre heures!

LE COMMISSAIRE, *plus ferme.* — C'est indispensable, ependant.

CORNIVÈS. — Pourquoi?

LE COMMISSAIRE. — Parce que j'ai besoin de vous... et de I. Vieillard... et de tout le monde ici... pour continuer ion enquête.

CORNIVÈS, *un peu décontenancé.* — Ah!...

VIEILLARD, *échangeant un regard avec Cornivès.* — Ah!...

LE COMMISSAIRE. — J'ai été obligé — à mon grand regret, royez-le — de demander une fiche de renseignements sur hacune des personnes qui sont ici...

CORNIVÈS. — C'est gai!

LE COMMISSAIRE. — C'est à mon grand regret, je vous répète... Eh bien, j'attends cette fiche d'un moment à autre; il faut que vous soyez là quand elle arrivera... ue sais-je? Enfin, je puis avoir besoin de votre témoinage...

CORNIVÈS. — Bref, vous nous empêchez de partir?

LE COMMISSAIRE. — Mais non : je vous demande tout simlement de rester.

VIEILLARD. — Et, si nous partions quand même?...

LE COMMISSAIRE. — Vous auriez tort, car il y a, ici, es... Messieurs que j'ai fait venir ce matin et qui vous rieraient formellement de ne pas nous quitter.

CORNIVÈS, *à Vieillard.* — C'est vrai, ça, que, depuis déjeuner, nous sommes suivis par deux individus qui ne ous lâchent pas d'une semelle!

LE VICOMTE. — Vous ne l'aviez pas deviné?

CORNIVÈS. — Je les avais pris pour des amis de Bourdin.

BOURDIN. — Je te remercie.

LE COMMISSAIRE, *se rengorgeant.* — Cela prouve que cette surveillance a été exercée avec une extrême discrétion.

LE VICOMTE, *ironique.* — Vous trouvez?

VIEILLARD, *au commissaire.* — Pour moi, vous auriez pu en choisir un qui joue un peu moins bien à l'écarté!

LE COMMISSAIRE. — A l'écarté? Comment ça?

VIEILLARD. — Mais oui; tout à l'heure, j'ai fait avec lui cinq parties à vingt francs... Il me les a gagnées toutes les cinq! Il retourne le roi avec une maëstria! Tous mes compliments, ça vaut bien les cinq louis que j'ai perdus!...

CORNIVÈS. — Enfin, écarté à part, c'est tout juste si nous ne sommes pas en état d'arrestation.

LE COMMISSAIRE, *avec un grand geste.* — Une arrestation! Ah! quel vilain mot! Une arrestation, dans ce séjour; dans cet admirable château? Ah! monsieur, si je n'étais commissaire de police, je voudrais être arrêté ainsi toute ma vie!

BOURDIN. — Mon Dieu! que tout ça est donc embêtant!

LE COMMISSAIRE. — Ce n'est qu'un petit moment à passer...

Mme BOURDIN, *à son mari.* — Tu penses à ton train, n'est-ce pas?

BOURDIN. — Mais oui, mais oui...

Mme BOURDIN. — Je crois que tu seras plus en sûreté qu'ici.

CORNIVÈS. — Où vas-tu?

BOURDIN. — Je vais en ville faire une visite.

CORNIVÈS. — C'est pour ça que tu as mis ta redingote?

BOURDIN. — Oui.

CORNIVÈS. — Eh bien, je ne te fais pas mes compliments!

BOURDIN. — Elle ne me va pas?

CORNIVÈS. — Elle te va, si on veut... Mais elle te va mal!

Mme BOURDIN. — Il l'a pourtant payée 300 francs!

CORNIVÈS. — Il t'a vu venir, ce tailleur!

Mme BOURDIN. — C'est du drap inusable; il en a pour la vie.

CORNIVÈS. — Oui, mais c'est mal fichu. (*Se rapprochant de Bourdin.*) Regardez-moi comme ça bride sous les bras. (*Il tire sur la redingote, tourne et retourne en tous sens Bourdin qui se laisse faire.*) Est-ce vrai, Vieillard?

VIEILLARD, *même jeu.* — Tout à fait. Elle n'est même pas très bien coupée.

LE VICOMTE, *ironique.* — C'est que c'est un art délicat que de savoir couper! N'est-ce pas, monsieur Vieillard?

VIEILLARD, *qui feint de ne pas comprendre.* — Je ne comprends pas...

BOURDIN. — Ils sont tous là à m'embêter avec ma redingote... Enfin, Vicomte, qu'est-ce que vous en pensez?

LE VICOMTE, *à Bourdin.* — Moi, monsieur, je vous admire...

BOURDIN, *flatté.* — N'est-ce pas?

LE VICOMTE, *continuant.* — Je vous admire de vous habiller de cette façon-là par un temps pareil... J'en ai chaud pour vous, déboutonnez-moi donc ça, voyons! (*Il déboutonne la redingote à Bourdin.*) Là! comme ça!...

Mme BOURDIN, *poussant un cri.* — Ah!

LE VICOMTE, *à Bourdin.* — Maintenant, vous avez l'air d'un jeune homme!

Mme BOURDIN, *bas à son mari.* — Reboutonne-la.

BOURDIN, *même jeu.* — Je ne peux pas, voyons! (*Se rengorgeant.*) Et puis, j'ai l'air d'un jeune homme.

Mme BOURDIN. — Reboutonne-la, je te dis!

BOURDIN, *au vicomte.* — Eh bien, voyez-vous, mon cher Vicomte, je ne suis pas de votre avis. Pour moi, une redingote doit être boutonnée : Ce n'est pas comme un veston.

LE VICOMTE. — Mais vous allez étouffer, là dedans!

Mme BOURDIN, *au vicomte.* — Je vous assure, monsieur, que mon mari est très bien ainsi! (*Bas à Bourdin.*) Tu vois s'il insiste!

Bourdin se retourne et se dirige vers le fond; tout à coup, il tâte sa poche intérieure et pousse un grand cri, en revenant sur ses pas.

Mme BOURDIN, *anxieuse.* — Qu'est-ce que tu as?

BOURDIN. — Les billets... les 50.000 francs!

Mme BOURDIN. — Eh bien?

BOURDIN. — Je ne les ai plus.

Mme BOURDIN. — Ce n'est pas possible! Voyons, cherche!...

BOURDIN, *cherchant.* — Disparus... volés...

LE COMMISSAIRE. — Comment, volés...?

CORNIVÈS. — On ne t'a pas volé 50.000 francs, tout de même!

BOURDIN. — Si.

CORNIVÈS, *s'approchant de Bourdin.* — Enfin!... Voyons?...

LE COMMISSAIRE, *sec.* — Voulez-vous me permettre? (*A Bourdin.*) Voyons, Monsieur, expliquez-vous.

BOURDIN. — C'est très simple : Il y a vingt minutes environ, un employé de la Banque m'a apporté ici, devant ma femme, 50.000 francs en billets de banque.

Mme BOURDIN. — C'est moi qui les ai vérifiés.

BOURDIN. — J'ai placé la liasse dans la poche intérieure de ma redingote parce qu'il fallait que j'aille, cet après-midi même, faire un paiement urgent chez mon notaire. Et je viens de m'apercevoir à l'instant de la disparition de cet argent.

LE VICOMTE. — Ce n'est pas possible !

CORNIVÈS. — Fouille, mon vieux, fouille-toi...

VIEILLARD. — Cherchez, mon cher Bourdin.

Mme BOURDIN. — Cherche bien.

BOURDIN, *furieux, enlevant sa redingote.* — Sacré nom d'un chien, voyez vous-même!

Exclamations diverses.

LE COMMISSAIRE, *prenant la redingote.* — Je vous en prie, Messieurs!... Je vous en prie... (*Il fouille dans la redingote qu'il a prise des mains de Bourdin.*) Dans l'intervalle, vous n'avez pas quitté ce salon?

BOURDIN. — Pas une minute... Le garçon de recette m'a apporté l'argent; quelques instants après, ces messieurs sont trés, vous précédant à peine de quatre ou cinq minutes.

Mme BOURDIN. — C'est infernal!

LE COMMISSAIRE. — Parfait, parfait, parfait!... Voyons, y a déjà une chose qui ressort nettement des déclarations M. Bourdin, et que je peux certifier : c'est que le coupable est un de nous, et que ce n'est pas moi.

LE VICOMTE. — Alors, Monsieur le commissaire, permettez-moi de vous arrêter.

LE COMMISSAIRE, *digne*. — Je n'aime pas beaucoup ce genre de plaisanterie.

LE VICOMTE. — Non, je veux dire, pourquoi serait-ce un de nous plutôt que vous?

CORNIVÈS. — Il y a une manière bien simple de s'en assurer : M. le commissaire n'a qu'à nous fouiller...

LE VICOMTE. — Je vous préviens que je ne me prêterai pas, de plein gré, à cette fantaisie-là!

LE COMMISSAIRE. — Mais personne ne vous le demande. C'est inutile, d'ailleurs : celui qui a fait le coup est trop malin pour avoir gardé les billets. (*A Bourdin.*) Je désirerais vous dire un mot en particulier.

CORNIVÈS — Alors, nous vous laissons.

BOURDIN. — Pas du tout! Nous allons passer de l'autre côté.

LE COMMISSAIRE. — J'en ai pour une minute.

Sortie de Bourdin avec le commissaire, par le fond gauche. Un grand temps, les trois hommes se regardent avec méfiance.

SCÈNE X

CORNIVÈS, LE VICOMTE, VIEILLARD.

CORNIVÈS. — Dire que c'est peut-être un de nous trois!

LE VICOMTE. — Pourquoi peut-être? C'est sûrement un de nous trois!

VIEILLARD, *au vicomte.* — Vous êtes joliment fort, vous! Tout à l'heure, j'avais encore une idée; mais, maintenant, j'avoue que je ne sais plus lequel de... vous deux ça peut bien être!

LE VICOMTE, *à Vieillard.* — Si c'est vous, vous êtes encore plus fort que nous deux de parler comme ça!

CORNIVÈS. — Le plus embêtant de toute cette histoire-là, c'est que nous sommes trois ici, qu'il y en a un très fort... en affaires, et que ce n'est pas moi!

LE VICOMTE. — Si c'est vous, il faut que vous soyez rudement fort pour trouver des arguments comme celui-là!

CORNIVÈS. — En attendant, je voudrais bien m'en aller!

VIEILLARD. — Moi aussi.

LE VICOMTE. — Je vous crois...

Ils sortent. Jeu de scène à régler, tous les trois voulant disparaître sans être vus l'un de l'autre. Arrivés chacun près d'une ouverture, ils disparaissent ensemble précipitamment.

SCÈNE XI

BOURDIN, Mme BOURDIN, LE COMMISSAIRE, puis JEAN.

BOURDIN, *qui entre en parlant du fond gauche, suivi du commissaire et de Mme Bourdin.* — Je ne dis pas, mais je ne suis pas convaincu.

Mme BOURDIN. — Qu'est-ce qu'il te faut, alors?

LE COMMISSAIRE. — Voyons, monsieur, reconnaissez pourtant que les charges s'accumulent contre votre secrétaire d'une façon très inquiétante pour lui. D'abord, depuis quelques jours, il ne fume plus.

BOURDIN. — C'est une pure coïncidence.

LE COMMISSAIRE. — Il n'y a pas que cela. Cette façon de déclarer, alors qu'il n'en était nullement question, qu'il ne

laisserait pas fouiller; cette insistance qu'il a mise, de ...tre aveu même, à vous demander de déboutonner votre ...dingote, tout cela forme un ensemble de présomptions qui ...e laisse fort à penser.

Mme BOURDIN, *affirmative.* — Il n'y a aucun doute : c'est ...en lui.

BOURDIN. — Mais, enfin, il ne savait pas que j'avais ces ...000 francs sur moi.

LE COMMISSAIRE. — Ou du moins, vous croyez qu'il ne savait pas. Pour moi, il était parfaitement au courant.

BOURDIN. — Comment?

LE COMMISSAIRE. — Si je pouvais répondre à votre ques...on, M. de Romanèche serait déjà arrêté. Mais je ne ...sespère pas de l'établir.

Mme BOURDIN. — De quelle façon? Le garçon de recette ...i a apporté les fonds n'a absolument vu que le valet de ...ambre et il ne lui a rien dit.

Entre le valet de chambre, 2e plan droite. Il porte des journaux sur un plateau.

JEAN. — Voilà les journaux, monsieur.

BOURDIN, *désignant la table.* — Posez ça là!.. (*Jean les ...et sur la table.*)

LE COMMISSAIRE, *au moment où le valet de chambre s'en ...a.* — Dites-moi, mon garçon...

JEAN. — Monsieur...

LE COMMISSAIRE. — Il y a une demi-heure, vous avez ...ien introduit quelqu'un ici qui venait parler à M. Bourdin?

JEAN. — Je ne me souviens pas.

Mme BOURDIN. — Mais si, voyons : M. Leclère!

JEAN. — Ah oui! Parfaitement... monsieur.

LE COMMISSAIRE. — Il ne vous a pas dit pourquoi il ...enait?

JEAN. — Non, monsieur.

LE COMMISSAIRE. — Il venait apporter 50.000 francs. Or, peu de temps après son départ, ces 50.000 francs ont été volés à M. Bourdin.

JEAN. — C'est bien désagréable...

LE COMMISSAIRE. — Je vous crois.

JEAN. — C'est bien désagréable, pour moi, de servir dans une maison d'où les billets de banque disparaissent si facilement... malgré la présence de M. le commissaire.

LE COMMISSAIRE. — Personne ne vous soupçonne. Le garçon de recette n'a vu personne de la maison, M. de Romanèche, par exemple?

JEAN. — Il est sorti d'ici pour aller directement à l'office, où je l'ai conduit. Je l'ai laissé au moment où la cuisinière lui versait un verre de vin blanc.

LE COMMISSAIRE. — Parfait!.. (*A Bourdin.*) Nous allons voir ce que va dire votre cuisinière.

BOURDIN. — A quoi bon?

Mme BOURDIN. — Il ne faut rien négliger.

LE COMMISSAIRE. — Je préfère l'entendre à la cuisine. Ça ne vous dérange pas?

Mme BOURDIN. — Pas du tout. (*Ils sortent à droite. Pendant cette scène, le valet de chambre est resté dans le salon, les regardant sortir.*)

SCÈNE XII

JEAN, puis LE VICOMTE.

JEAN. — Je vous demande un peu ce que la mère Pigelet va bien pouvoir lui dire! Commissaire à la manque, va! (*Entre le vicomte, au vicomte.*) Monsieur arrive deux minutes trop tard.

LE VICOMTE. — Pourquoi?

JEAN. — Parce que, tout à l'heure, on parlait de lui.

LE VICOMTE. — Et qu'est-ce qu'on disait?

JEAN. — Le commissaire essayait de mêler Monsieur au ol de cet après-midi.

LE VICOMTE, *riant.* — L'idiot! Il a peut-être dit aussi que 'était moi!

JEAN. — Non. D'ailleurs, je ne lui aurais pas permis 'aller jusque-là! (*S'emballant, très sincère.*) Soupçonner I. le vicomte, ça ne pouvait arriver que dans le ménage ourdin, anciens épiciers : articles de ménage, vins fins t comestibles!

LE VICOMTE. — Allons! allons! calmez-vous, Jean! D'ail-urs, tout cela a bien peu d'intérêt. Les journaux sont rrivés?

JEAN. — Les voici! (*Les prenant sur la table, les lui onne.*)

LE VICOMTE. — Merci.

Le valet de chambre sort 2e plan droite.

SCÈNE XIII

LE VICOMTE, puis GENEVIÈVE.

LE VICOMTE, *ouvrant un journal, lit avec des marques u plus vif intérêt, pendant qu'entre Geneviève; puis il epose le journal.*

GENEVIÈVE. — C'est donc si intéressant, ce que vous lisez-i?

LE VICOMTE. — Oui, je vous assure que c'est intéressant. 'coutez-moi, mademoiselle...

GENEVIÈVE. — Ah! Vous êtes de meilleure humeur que tout à l'heure. (*L'imitant.*) « Et ce n'est pas fini! Vous en verrez d'autres qui tourneront autour de vous pour votre fortune! »

LE VICOMTE. — Je ne vous aurais pas parlé comme cela si, à ce moment, j'avais déjà lu le journal d'aujourd'hui.

GENEVIÈVE. — Le journal?

LE VICOMTE. — Oui... Je vous aurais dit : « Mademoiselle, il y a un petit coin, dans le Nord, qui est mon pays et que les Boches avaient pillé et dévasté; ce journal annonce qu'ils vont restituer ce qu'ils ont volé et qu'on va me rendre les meubles familiaux et les collections de mes ancêtres. Je vais donc y retourner, mais je ne voudrais pas y retourner tout seul. J'ai rencontré, il y a six mois, une jeune fille que j'aime, mais à laquelle je ne l'ai pas dit, dans l'incertitude que j'étais du lendemain, et aussi parce que sa richesse me faisait un peu peur. Elle me fait toujours aussi peur, d'ailleurs, sa richesse. Mais tout de même, maintenant que je suis sûr du lendemain, je lui dis, à cette jeune fille : (*Timidement.*) « Mademoiselle... (*Très tendrement.*) ma petite Geneviève... (*Il la prend dans ses bras.*)

GENEVIÈVE, *heureuse.* — Dire qu'il a fallu, pour que vous vous décidiez, que je vous rende un peu jaloux en vous déclarant que j'allais choisir entre M. Cornivès et M. Vieillard.

LE VICOMTE. — Oh! mais, je ne l'ai pas cru!...

GENEVIÈVE. — Ta ta ta! Moi, je suis sûre que si. (*Elle lui prend le bras et tous les deux, en causant, gagnent le milieu.*) Il y a déjà un moment qu'ils sont fixés, mes deux prétendants; je les ai envoyés à la balançoire! Et maintenant, je vais annoncer la nouvelle à papa.

LE VICOMTE. — Qu'est-ce qu'il va dire?

GENEVIÈVE. — Je voudrais bien voir qu'il m'empêchât de me marier à mon goût?

LE VICOMTE. — Mais il y a votre mère!

GENEVIÈVE, *avec assurance.* — Oh! je suis sûre de la écider.

LE VICOMTE. — Il y a tout de même quelque chose que voudrais expliquer à M. Bourdin.

GENEVIÈVE. — Quoi donc?

LE VICOMTE, *embarrassé.* — C'est assez délicat. Je vous ai t tout à l'heure que votre fortune me faisait un peu peur.

GENEVIÈVE. — C'est son origine qui vous... ennuie un peu.

LE VICOMTE. — J'aimerais mieux... j'aimerais mieux... ıe votre père ne me parle pas de dot... Il me semble que serais plus à mon aise!

GENEVIÈVE, *bien tendrement.* — Je vous adore, tenez!

LE VICOMTE. — Alors, voulez-vous me laisser parler à . Bourdin? Il doit être dans le parc. Je vais à sa recherche.

GENEVIÈVE. — C'est ça!

Sort le vicomte par le fond, à droite. — Entre Mme Bourdin, de droite, 1er plan.

SCÈNE XIV

Mme BOURDIN, GENEVIÈVE.

Mme BOURDIN. — C'est encore M. de Romanèche qui vient sortir?

GENEVIÈVE. — Mais oui, maman.

Mme BOURDIN. — Comme par hasard!

GENEVIÈVE, *agressive.* — Pourquoi : comme par hasard?

Mme BOURDIN. — Parce que je trouve qu'il est beaucoup op souvent avec toi.

GENEVIÈVE. — Il y sera bientôt encore bien plus souvent.

Mme BOURDIN. — Quoi?

GENEVIÈVE. — Dame ! quand il m'aura épousée !

Mme BOURDIN. — T'épouser? Mais tu es folle !

GENEVIÈVE. — Ça m'étonnerait !

Mme BOURDIN. — Et tu te figures qu'un pareil mariage peut se faire?

GENEVIÈVE. — Je me le figure si bien qu'en ce moment M. de Romanèche doit être en train de demander ma main à papa.

Mme BOURDIN. — Et moi, alors, je ne compte pas? Je refuserai mon consentement.

GENEVIÈVE. — Pourquoi ?

Mme BOURDIN. — Mais, petite malheureuse, tu ne vois donc pas que cet individu ne court après toi qu'à cause de ta dot!

GENEVIÈVE. — D'abord, cet individu, comme tu dis, n'a jamais couru après moi. Ensuite, il en veut si peu à ma dot que, spontanément, il y renonce; il doit même être en train de raconter ça à papa.

Mme BOURDIN. — Ah!... Je comprends son désintéressement !

GENEVIÈVE. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

Mme BOURDIN. — Simplement ceci : que si ce monsieur renonce à ta dot, c'est qu'il a pris ses précautions. Oh ! il est très fort! Afin de ne pas avoir l'air de t'épouser pour de l'argent, il a manœuvré en conséquence...

GENEVIÈVE, *très nette*. — Maman, tu vas t'expliquer tout de suite, entends-tu bien, ou je vais le chercher; et, alors, c'est avec lui que tu t'expliqueras !

Mme BOURDIN. — Eh bien, il y a que M. de Romanèche renonce à ta dot parce qu'il la touche par petits paquets.

GENEVIÈVE, *nerveuse*. — Je t'en supplie, maman, tu ne te rends pas compte de ce que tu dis !...

Mme BOURDIN. — Si... les 50.000 francs qu'on a pris à ton père...

GENEVIÈVE. — Eh bien?

Mme BOURDIN. — Eh bien, c'est lui qui les a volés!

GENEVIÈVE, *furieuse et vibrante.* — C'est pas vrai! c'est as vrai! c'est pas vrai!!! C'est honteux! Tu entends, est honteux!

Mme BOURDIN. — Je ne l'accuse pas sans preuves.

GENEVIÈVE. — Donne-les moi.

Mme BOURDIN. — C'est l'affaire du commissaire, et je...

GENEVIÈVE, *l'interrompant.* — C'est abominable, ce que me dis là! Tu entends, maman, c'est abominable!

Mme BOURDIN. — Ah! en voilà assez, n'est-ce pas? Tu feras e que je voudrai, et ton père aussi! Ah! mais! ah! mais! *Elle sort à gauche.*)

Au moment où Geneviève va sortir de son côté, rapidement le vicomte rentre du fond, droite.

SCÈNE XV

LE VICOMTE, GENEVIÈVE.

LE VICOMTE. — Je ne peux pas arriver à trouver M. Bourdin.

GENEVIÈVE, *allant à lui.* — Ecoutez-moi vite.

LE VICOMTE. — Qu'est-ce qu'il y a? Mon Dieu, vous me aites peur!

GENEVIÈVE. — Une chose stupide! Vous savez, ce vol le 50.000 francs, eh bien, on vous soupçonne de l'avoir ommis!

LE VICOMTE, *tranquillement.* — Vraiment? Tenez, je ne n'indigne même pas. Je connaissais d'ailleurs, vaguement, a pensée du commissaire.

GENEVIÈVE. — Il a réussi à convaincre ma mère!

LE VICOMTE. — Je vais toujours m'expliquer avec M. Bourdin.

On entend Bourdin causer en coulisse.

GENEVIÈVE. — Justement, voilà papa!

LE VICOMTE. — Soyez tranquille : c'est notre bonheur à tous les deux que je défends!

Geneviève sort au fond, gauche.

SCÈNE XVI

BOURDIN, LE VICOMTE.

BOURDIN, *entrant de droite, 2e plan.* — Quel idiot que ce commissaire!

LE VICOMTE. — Justement, je vous cherchais, monsieur.

BOURDIN. — Vous avez à me parler?

LE VICOMTE. — Oui, de choses graves et que vous devinez probablement. Sur quoi se base-t-on pour m'accuser du vol qui a eu lieu cet après-midi?

M. BOURDIN, *vivement.* — Mais on ne vous accuse pas!

LE VICOMTE. — Vous peut-être et, encore, je n'en sais rien. Mais, en ce qui concerne le commissaire et Mme Bourdin, je suis fixé.

BOURDIN, *sincère.* — Vous pouvez compter sur moi pour vous défendre.

LE VICOMTE. — Mais c'est que, précisément, je trouve odieux d'avoir à me défendre contre une pareille insinuation.

BOURDIN. — Tenez, voilà où ça m'a conduit la fortune, à susciter, autour de moi, la jalousie, l'envie; à créer, à des gens comme vous, des embarras invraisemblables! Mais soyez tranquille, ça s'arrangera.

LE VICOMTE. — Ça n'en prend pas le chemin! Et c'est l'autant plus grave pour moi que j'avais encore quelque :hose à vous dire... (*Hésitant.*) Voilà... je... (*Il hésite.*)

BOURDIN, *l'interrompant et prenant un sac à main en ar-)ent qui traîne sur la table.* — Qu'est-ce que c'est encore)ue ça? Un sac à main? C'est le troisième que ma femme ıchète depuis quinze jours. Elle a la manie des sacs à nain anciens; elle les collectionne! En voilà encore pour 1.500 francs au moins! 1.500 francs! Quand je pense qu'il ı a des malheureux qui crèvent de faim et qui vivraient ıvec ça pendant des mois, ce que ça peut me dégoûter!... *Il prend rapidement le sac, le met dans sa poche et, à sa)lace, dépose sur la table le cigare qu'il fumait et qu'il ıvait laissé éteindre depuis un instant.*)

LE VICOMTE, *qui n'en croit pas ses yeux.* — Comment?... C'est vous!

BOURDIN. — Qui, moi?

LE VICOMTE. — Mais « **La Bande des Mégots** », le voleur! A moins qu'en prenant ce sac devant moi et en mettant ı la place le reste de votre cigare, vous ne vous soyez ivré à une plaisanterie.

BOURDIN. — Non, ce n'est pas une plaisanterie... Je 'avoue : c'est moi la bande... C'est moi qui ai escamoté la)endule, saboté l'auto et déménagé la tapisserie.

LE VICOMTE *ahuri.* — Et les 50.000 francs?

BOURDIN, *les tirant de la poche intérieure de son gilet.* — Tenez, les voilà!

LE VICOMTE. — Ça, alors!

BOURDIN. — Ceux-là, j'avoue que je ne songeais pas à me es voler. C'est vous tous qui m'en avez donné l'idée tout à 'heure en tripotant ma redingote.

LE VICOMTE. — Comment vous y êtes-vous pris?

BOURDIN. — Oh! d'une façon bien simple : en me retour-nant, je les ai vivement retirés de ma redingote, et je les

ai mis dans la poche intérieure de mon gilet. Après ça, on pouvait toujours chercher dans toutes celles de ma redingote. (*Il rit.*)

LE VICOMTE *avec un gros soupir.* — Ouf! ça va mieux!

BOURDIN, *bonhomme.* — Quand je vous disais que tout s'arrangerait!

LE VICOMTE. — Mais il y a des choses que je ne m'explique pas. Voyons, la tapisserie, par exemple, vous étiez pourtant à table avec nous quand elle a été emportée.

BOURDIN. — Oui, par Mme Pigelet, la cuisinière. Une vieille amie, cette bonne madame Pigelet : c'était ma complice!

LE VICOMTE. — Je ne m'en serais pas douté, par exemple!

BOURDIN. — C'est elle aussi qui a enlevé la pendule, quand personne n'y faisait attention; j'étais appuyé à la cheminée, et je masquais la console.

LE VICOMTE. — Et c'est elle, aussi, qui a saboté l'auto?

BOURDIN. — Non, l'auto, c'est moi! Quand ma femme m'a envoyé chercher le chauffeur qui n'était pas là, j'ai profité de son absence. Ce n'est rien du tout, vous savez, de saboter une auto. J'ai fait ça pour dérouter les soupçons! Un sabotage... des vols... courez après!

LE VICOMTE. — Mais pourquoi vous voliez-vous vous-même? Dans quel but?

BOURDIN. — Vous ne devinez pas?

LE VICOMTE. — Ma foi non.

BOURDIN. — Eh bien, voilà : la pendule que ma femme avait payée 5.000 francs, j'en ai tiré 800. La tapisserie qui m'avait coûté 50.000 francs, je l'ai revendue également; je n'ai perdu que 22.000 francs dessus. J'ai fait cinq parts égales de l'argent et je l'ai envoyé, comme don d'un anonyme, bien entendu, à des œuvres de bienfaisance. Les 50.000 francs d'aujourd'hui vont prendre le même chemin : dans vingt-quatre heures, l' « **Œuvre des Soldats aveugles** » et celle des « **Soldats tuberculeux** » recevront

acune 25.000 francs. Vous ne croyez pas qu'ils seront ntents, ces petits-là, quand ça va leur tomber?

LE VICOMTE. — Vous êtes un brave homme; monsieur!...

BOURDIN, *amer*. — J'ai été un brave homme. Je le is peut-être encore un peu, car, voyez-vous, j'ai des nords. J'en ai assez de traîner après moi, comme un ulet, cet argent gagné d'une façon plutôt moche; ça empêche de dormir la nuit. Alors, je n'ai plus qu'une e : restituer par tous les moyens possibles! Quand je is tant d'argent chez les uns et tant de misère chez les tres, je ne trouve pas ça juste. Et puis, ma fortune embarrasse; je ne sais pas comment la dépenser; ce st pas que je sois avare, mais je n'ai pas l'habitude. ssi, j'en remets ce que je peux dans la circulation, au néfice de ceux qui n'en ont pas. Mais voilà, ce sont des oses que ma femme ne comprend pas. Et, le jour où je i ai parlé de faire un peu de charité, de donner quelques llets de banque par-ci, par-là, elle en a poussé des cris; n ai entendu une musique! Alors, pour avoir la paix ec elle et avec moi, je n'ai pas insisté : J'ai fondé « **La nde des Mégots** ». Voilà ; vous en savez autant que moi! ous n'allez pas me vendre au moins, maintenant ?

LE VICOMTE, *avec empressement*. — C'est-à-dire que je viens votre complice! Et puis je ne vous ai pas tout t, moi, monsieur!

BOURDIN. — Qu'est-ce que c'est?

LE VICOMTE. — Quand je vous ai rencontré, je ne venais as seulement me justifier, je venais aussi... vous demander la main de M^lle^ Geneviève.

BOURDIN, *spontanément*. — Ah! si elle veut, je vous la onne de grand cœur!...

LE VICOMTE, *en souriant*. — Je crois qu'elle ne dira pas non.

BOURDIN, *très gai*. — Tant mieux! C'est certainement meilleur placement et l'affaire la plus loyale que j'aurai its jusqu'ici!...

LE VICOMTE, *hésitant.* — Il y a bien... la question de la dot.

BOURDIN. — Soyez tranquille.

LE VICOMTE, *digne.* — Vous vous méprenez, monsieur. Je tiens à épouser Mlle Geneviève sans dot.

BOURDIN, *amer.* — Vous aussi, vous ne voulez pas de cet argent !... Je vous comprends !... Et maintenant, laissez venir le commissaire !

SCÈNE XVII

LES MÊMES, LE COMMISSAIRE,
puis Mme BOURDIN ET GENEVIÈVE.

LE COMMISSAIRE, *entrant de droite 2e plan, joyeux.* — Nous tenons les voleurs !

BOURDIN, *narquois.* — Vous m'étonnez.

LE COMMISSAIRE, *affirmatif.* — Ils sont deux !

LE VICOMTE. — Ce n'est pas possible.

LE COMMISSAIRE. — Si ! Cornivès et Vieillard viennent de prendre le train; ils se sont sauvés, je les tiens.

BOURDIN. — Ce n'est ni Cornivès, ni Vieillard, je puis vous l'assurer.

LE COMMISSAIRE, *désignant le vicomte.* — Alors, c'est Monsieur !

BOURDIN. — Non plus. Et, la preuve, c'est que je lui donne ma fille !

GENEVIÈVE, *qui vient de rentrer de gauche avec sa mère, sautant de joie.* — Oh ! mon petit papa !...

LE VICOMTE, *lui tendant les mains.* — Ma petite Geneviève !

Mme BOURDIN. — Mais, alors, qui est-ce?

BOURDIN, *mystérieux*. — C'est un secret qui ne m'appar-nt pas et qui est lié à l'existence même de ce château. tu veux m'en croire, nous allons le vendre tout de ite, le château.

Mme BOURDIN. — C'est ça, tout de suite, d'autant plus e j'ai envie de mener la véritable existence des gens hes dans les palace-hôtels de la Riviera.

BOURDIN, *à part*. — Ça va être gai!

LE COMMISSAIRE, *à Bourdin*. — Voyons, dites-moi qui st? D'ailleurs, il faut que je le sache, qui c'est!...

BOURDIN, *narquois*. — Si ça peut vous faire plaisir, ttez que c'est moi!...

LE COMMISSAIRE, *riant*. — Vous aimez la plaisanterie! lons, il est écrit que je ne saurai jamais rien!

RIDEAU

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.). — 44.3.33.

VANDERBILT UNIVERSITY

11/3/2017
412898 5 42 00
HF GROUP - IN

3 0081 044 050 627